

L'ARCHE *Editeur*

Alexandre Serguéevitch GRIBOÏEDOV

Le Malheur d'avoir trop d'esprit

Traduit par
Georges DANIEL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

ALEXANDRE SERGUÉEVITCH GRIBOÏÉDOV

LE MALHEUR
D'AVOIR TROP
D'ESPRIT

Comédie en 4 actes

Texte français de Georges Daniel

L'ARCHE
ÉDITEUR
A PARIS

LE MALHEUR D'AVOIR TROP D'ESPRIT

PERSONNAGES

PAVEL AFANASSIÉVITCH FAMOUSOV, *fonctionnaire d'Etat.*
SOFIA PAVLOVNA, *sa fille.*
LIZANKA, *servante.*
ALEXÉÏ STÉPANOVITCH MOLTCHALINE, *secrétaire de Famoussov, chez qui il habite.*
ALEXANDRE ANDRÉIÉVITCH TCHATSKI.
SERGUEÏ SERGUÉIÉVITCH SKALOZOUN, *colonel.*
NATHALIA DMITRIÉVNA, *jeune dame.*
PLATON MIKHAÏLOVITCH GORITCH, *son mari.*
LE PRINCE TOUGOOUKHOVSKI, LA PRINCESSE ET LEURS SIX FILLES.
LA COMTESSE KHRIOUMINA.
LA COMTESSE KHRIOUMINA, *sa petite-fille.*
ANTON ANTONOVITCH ZAGORETSKI.
LA VIEILLE KHLESTOVA, *belle-sœur de Famoussov.*
MONSIEUR N.
MONSIEUR D.
RÉPÉTILOV.
PÉTROUCHKA *et plusieurs autres domestiques.*
UNE MULTITUDE D'INVITÉS DE TOUTE ESPÈCE ET LEURS VALETS, *au moment du départ.*
VALETS DE CHAMBRE *de Famoussov.*

L'action se passe à Moscou, chez Famoussov.

ISBN : 2-85181-232-6
Tous droits réservés
© 1966, L'Arche Editeur
86, rue Bonaparte, Paris VI^e

PREMIER ACTE

Un salon. Une grande horloge au mur. A droite, la porte de la chambre à coucher de Sofia. On y joue, en ce moment, du piano et de la flûte. Quelques instants plus tard, la musique s'arrête.

SCÈNE 1

Liza, seule, dort, affalée dans un fauteuil qui se trouve au milieu du salon. C'est le matin, l'aube commence à poindre. Soudain, Liza se réveille, quitte le fauteuil et regarde autour d'elle.

LIZA. — Il fait jour !... Ah ! comme la nuit a passé vite ! Hier j'ai demandé la permission d'aller me coucher. « Non ! »... « J'attends mon ami ! ». Il faut se tenir aux aguets. Pas question de s'endormir. Mais les yeux se ferment et l'on glisse de la chaise. Je m'étais assoupie un peu et voici que le jour se lève ! Il faut que je les avertisse ! *(Frappant à la porte de Sofia :)* Mademoiselle, Monsieur... Eh, Sofia Pavlovna, quel malheur ! Vous avez parlé toute la nuit ! Etes-vous sourds ? Alexéï Stépanovitch ! Mademoiselle !... Ils n'ont même pas peur ! *(Elle s'éloigne de la porte.)* Et si, tout à coup, quelqu'un d'imprévu entrait ! Le papa, par exemple ! Ce que c'est que de servir une demoiselle amoureuse ! *(De nouveau à la porte :)* Mais séparez-vous donc ! C'est le matin... Pardon ?

LA VOIX DE SOFIA. — Quelle heure est-il ?

LIZA. — Toute la maison est déjà debout !

SOFIA, *de sa chambre.* — Quelle heure est-il ?

LIZA. — Sept heures, huit heures, neuf heures.

SOFIA, *idem*. — Ce n'est pas vrai.

LIZA, *s'éloignant de la porte*. — Ah ! Maudit amour ! Ils ne veulent rien entendre, rien comprendre ! Et si j'ouvrais les volets ? Je vais avancer les aiguilles pour que l'horloge sonne. Je sais, tout le monde va accourir, mais...

Elle grimpe sur une chaise, avance l'aiguille, l'horloge sonne et joue une mélodie.

SCÈNE 2

Liza, *Famoussov*.

LIZA. — Ah, le maître !

FAMOUSSOV. — Eh oui, lui-même ! (*Il arrête la musique de l'horloge.*) Petite espiègle, va ! Et moi qui me demandais d'où pouvaient sortir tous ces bruits ! Il me semblait entendre tantôt de la flûte, tantôt du piano. Ce serait trop tôt pour Sofia !

LIZA. — Non, Monsieur, c'est moi... c'est que... par mégarde...

FAMOUSSOV. — Mais oui, par mégarde ! Il faut avoir toujours l'œil sur vous ! Tu l'as certainement fait exprès ! (*Il se serre contre elle, lui fait des avances.*) Oh ! mauvaise herbe ! Polissonne !

LIZA. — Polisson vous-même ! Ces manières ne vous vont pas du tout !

FAMOUSSOV. — Et bien élevée en plus ! Tu n'as pourtant la tête qu'à l'espièglerie, à l'étourderie.

LIZA. — Laissez-moi. L'étourdi, c'est vous ! Reprenez vos esprits, vous êtes un vieillard.

FAMOUSSOV. — Presque.

LIZA. — Et si quelqu'un entrait ! Vous vous rendez compte ?

FAMOUSSOV. — Qui pourrait venir ? Sofia dort, n'est-ce pas ?

LIZA. — Elle vient de se coucher.

FAMOUSSOV. — Seulement ! Et la nuit ?

LIZA. — La nuit, elle a lu tout le temps.

FAMOUSSOV. — Voyez-moi ça ! Nouvelles lubies !

LIZA. — Elle s'enferme et elle lit en français, à haute voix.

FAMOUSSOV. — Dis-lui que ce n'est pas la peine de s'abîmer les yeux. D'ailleurs, la lecture, ça ne sert à rien ! Les livres français lui font perdre le sommeil ; moi, les livres russes m'endorment !

LIZA. — Dès qu'elle sera levée, je lui dirai tout cela. Maintenant sortez, voulez-vous ? J'ai peur que votre voix ne la réveille.

FAMOUSSOV. — Allons donc ! Toi-même, tu remontes l'horloge et tu fais hurler la symphonie dans tout le quartier !

LIZA, *aussi fort qu'elle le peut*. — Assez, Monsieur, vous dis-je !

FAMOUSSOV, *couvrant de sa main la bouche de Liza*. — Mais qu'est-ce qui te prend de crier si fort ? Tu deviens folle ?

LIZA. — J'ai peur que...

FAMOUSSOV. — Que quoi ?

LIZA. — Vous n'êtes plus un enfant, Monsieur, vous n'ignorez donc pas que le sommeil matinal des jeunes filles est très léger... Il suffit d'une porte qui grince, ou d'un chuchotement... Elles l'entendent aussitôt.

FAMOUSSOV. — Tu mens sans arrêt.

LA VOIX DE SOFIA. — Hé ! Liza !

FAMOUSSOV, *en hâte*. — Chut !

Il sort du salon sur la pointe des pieds.

LIZA, *seule*. — Il est parti... Ah ! On doit se tenir le plus loin possible des maîtres. On ne sait jamais quel malheur ils apportent ! Ce que nous avons à craindre, nous, c'est la colère des maîtres... et aussi leur affection.

SCÈNE 3

Liza, Sofia, une bougie à la main, suivie de Moltchaline.

SOFIA. — Qu'est-ce qui t'arrive, Liza ? Tu fais un bruit !

LIZA. — Vous avez tant de peine à vous séparer ? Vous êtes restés ensemble, enfermés, jusqu'à l'aube, et cela ne vous suffit pas ?

SOFIA. — Ah, c'est vrai, il fait jour ! (*Elle éteint la bougie.*) De nouveau la lumière, de nouveau le chagrin. Comme les nuits s'envolent vite !

LIZA. — Je sais combien cela vous désole, mais qu'y faire ? Tout à l'heure votre père est entré ici, j'ai failli mourir de peur. J'ai louvoyé, je ne sais même plus tous les mensonges que je lui ai sortis. Mais qu'attendez-vous donc, Monsieur ? Allez le saluer. Allez-y. J'ai si peur, mon cœur bat si fort... Regardez l'horloge, jetez un coup d'œil par la fenêtre : depuis longtemps il y a des gens dans la rue ; et dans la maison, on frappe, on marche, on balaye, on fait le ménage.

SOFIA. — Quand on est heureux, on ne remarque pas l'heure.

LIZA. — Faites comme vous voudrez. Mais en fin de compte, bien sûr, c'est moi qui en supporte les conséquences.

SOFIA, à Moltchaline. — Allons, partez... Encore toute une journée, supportons l'ennui.

LIZA. — Pour l'amour de Dieu... retirez cette main.

Elle les sépare. Moltchaline, en sortant, se trouve nez à nez, à la porte, avec Famoussov.

SCÈNE 4

Sofia, Liza, Moltchaline, Famoussov.

FAMOUSOV. — Ça, par exemple ! C'est toi, Moltchaline !

MOLTCHALINE. — C'est moi, Monsieur.

FAMOUSOV. — Qu'est-ce que tu viens faire ici ? A cette heure ? Et Sofia !... Bonjour Sofia. Pourquoi t'es-tu levée si tôt ? Hein ! Pour quelle raison ? Et comment Dieu a-t-il fait pour vous réunir à une heure aussi bizarre ?

SOFIA. — Alexéï Stépanovitch vient seulement d'entrer.

MOLTCHALINE. — Je revenais d'une promenade.

FAMOUSOV. — Mon ami ! Tu ne peux pas trouver, un peu plus loin, un autre endroit où te promener ? Et toi, Mademoiselle, à peine sortie du lit, déjà en compagnie d'un homme ! D'un jeune homme ! Belle occupation pour une jeune fille ! Tu passes tes nuits à lire des bêtises et voilà le fruit de ces lectures ! Toujours ce pont Kouznetski, et toujours ces Français ! Tout vient de chez eux : la mode, les auteurs et les muses. C'est eux qui ruinent nos poches

et nos cœurs ! Quand le Créateur nous délivrera-t-il, enfin, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs épingles à cheveux ! De toutes leurs boutiques de livres et de leurs boutiques de biscuits !

SOFIA. — Permettez, mon père... J'ai la tête qui tourne. J'ai eu si peur que je respire à peine. Vous êtes entré si brusquement... cela m'a troublée.

FAMOUSOV. — Ah oui ! Je suis entré trop brusquement. Je vous ai dérangés ! J'ai fait peur ! Moi aussi, Sofia Pavlovna, je suis de mauvaise humeur, du matin au soir je n'ai pas un moment de tranquillité, je me démène comme un possédé. Les affaires, le travail, qui me tracassent... Un tel qui demande quelque chose, et puis un autre... Tout le monde a besoin de moi ! Mais je ne m'attendais point à ce qu'on me donne de nouveaux soucis ! A ce qu'on me trompe...

SOFIA, à travers ses larmes. — Mais qui vous trompe, papa ?

FAMOUSOV. — On va encore me critiquer, dire que je gronde toujours pour rien. Arrête de pleurer. Je te parle de choses sérieuses. Ah, quel soin j'ai pris de ton éducation ! Depuis le berceau ! Ta mère à peine morte, j'ai su t'en trouver une deuxième en la personne de Madame Rose, gouvernante. Je t'ai mise sous la surveillance de cette précieuse vieille femme : elle était intelligente, d'humeur égale, pleine de principes louables. Une seule chose n'est pas en son honneur : elle nous a quittés pour une autre famille ; cinq cents roubles de plus par an ont suffi à la séduire. Mais il ne s'agit pas de cette dame. Quand on a sous les yeux l'exemple d'un père, tout autre modèle est inutile. Regarde-moi un peu : je ne me vanterai pas de ma constitution, mais je suis encore frais et dispos, et j'ai atteint l'âge des cheveux grisonnants, libre, veuf, maître de moi-même... Quant à ma conduite, on la connaît : digne d'un moine !...

LIZA. — Je me permets, Monsieur...

FAMOUSOV. — Silence ! Quelle affreuse époque nous vivons ! On n'a plus de mots pour en parler ! Tout le monde veut paraître plus intelligent que ne le lui permet son âge, tout le monde, et surtout les jeunes filles. Et nous, nous sommes trop indulgents ! Oh, toutes ces langues ! Nous accueillons chez nous des vagabonds, et nous les payons même, pour qu'ils apprennent tout à nos filles. Tout : à danser, à chanter, à faire des manières, à soupirer !

Comme si nous les destinions à épouser des bouffons ! Toi, un visiteur... eh bien ? Que viens-tu chercher ici, mon bon monsieur ? Tu étais orphelin, je t'ai ouvert les bras, je t'ai introduit dans ma famille, je t'ai nommé assesseur, je t'ai pris pour secrétaire ; grâce à moi, on t'a transféré à Moscou ; sans moi, tu moisirais encore à Tver.

SOFIA. — Je n'arrive pas à m'expliquer votre colère. Il habite ici, chez nous, quel mal y a-t-il à cela ? Il allait dans une pièce, il s'est trompé et il est tombé dans une autre.

FAMOUSOV. — Il est tombé ? Il a voulu tomber, plutôt ! Et pourquoi étiez-vous ensemble ? Cela ne peut pas être un hasard.

SOFIA. — Pourtant, voici exactement ce qui s'est passé : tout à l'heure, quand vous étiez ici avec Liza, votre voix m'a extrêmement effrayée et j'ai accouru à toutes jambes.

FAMOUSOV. — Mais oui ! Alors, c'est moi le responsable de tout ce remue-ménage ! Ma voix a semé l'angoisse !

SOFIA. — Au milieu d'un sommeil agité, une bagatelle vous effraye. Si je vous racontais le rêve que j'ai fait, vous me donneriez raison.

FAMOUSOV. — Drôle d'histoire !

SOFIA. — Puis-je raconter ?

FAMOUSOV. — Vas-y.

Il s'assied.

SOFIA. — Ecoutez... voilà... J'ai vu d'abord une prairie couverte de fleurs... J'y cherchais certaines herbes, je ne sais plus lesquelles. Soudain, un beau jeune homme est apparu. J'ai eu l'impression de le connaître depuis toujours. Il se tenait près de moi, l'air insinuant et intelligent... mais timide... Vous savez, ceux qui sont nés dans la misère...

FAMOUSOV. — Oh ! cesse de me mortifier ! Un homme pauvre ne peut pas former un couple avec toi.

SOFIA. — Et puis, tout a disparu, la prairie et le ciel. Nous étions dans une chambre entièrement noire. Et comme si toutes ces choses incroyables ne suffisaient pas, le plancher s'est entrouvert et vous êtes apparu, pâle comme la mort, les cheveux dressés sur la tête ! A ce moment, les portes se sont ouvertes toutes grandes avec un immense fracas, et des créatures qui n'étaient ni hommes ni bêtes nous ont séparés et ont torturé celui qui était assis près de moi. Moi, comme je le trouvais plus précieux que tout au monde,

je me suis élancée vers lui et vous, vous me tiriez vers vous. Autour de nous fusaient les gémissements, les hurlements, les rires, les sifflement de ces monstres. Le jeune homme criait aussi !... Je me suis réveillée. Quelqu'un parlait. C'était votre voix. Je me suis demandé ce qui pouvait vous arriver de si bonne heure. J'ai accouru ici et je vous ai trouvés tous les deux.

FAMOUSOV. — Oui, c'est un mauvais rêve. Je vois que rien n'y manque, à moins que ce ne soit un mensonge. Les diables, l'amour, l'angoisse, les fleurs. Et toi, mon bon monsieur, que cherchais-tu ici ?

MOLTCHALINE. — J'ai entendu votre voix.

FAMOUSOV. — C'est amusant. Ils ont tous entendu ma voix au même moment et c'est ce qui les a tous fait accourir, avant l'aurore ! Tu t'es empressé d'arriver dès que tu as distingué ma voix. Et pourquoi, s'il te plaît ? Explique.

MOLTCHALINE. — C'était pour les affaires, Monsieur ! Les papiers...

FAMOUSOV. — Ah oui ! Il ne manquait que les papiers ! D'où te vient, tout à coup, ce zèle pour les écritures ? (*Il se lève.*) Bon, ma petite Sofia, va te reposer. On fait parfois des rêves bizarres. Et parfois la réalité est encore plus bizarre. Tu cherchais des herbes, et finalement tu as trouvé un ami. Oublie toutes ces absurdités. Les miracles, ce n'est pas rationnel. Va te coucher, rends-toi. (*A Moltchaline :*) Allons examiner les papiers.

MOLTCHALINE. — Je voulais justement vous informer que l'on ne peut pas les expédier sans y apporter quelques corrections, car j'y ai découvert des contradictions et aussi des passages insensés.

FAMOUSOV. — Mon bon monsieur, la seule chose qui m'in-dispose affreusement, c'est de voir s'accumuler les papiers. Si cela ne dépendait que de vous, il y en aurait des montagnes. Tandis que moi, que l'affaire soit importante ou non, j'ai un principe : je signe et je ne m'occupe plus de rien.

Il sort avec Moltchaline, en le laissant passer le premier.

SCÈNE 5

Sofia, Liza.

LIZA. — Quel divertissement ! Nous nous sommes vraiment amusés ! Oh non, je n'ai plus envie de rire. Je tremble

encore, et j'ai l'âme meurtrie. Le péché, en lui-même, ce n'est pas une mauvaise chose, mais, par contre, il faut se méfier beaucoup des bruits qui courent.

SOPIA. — Les bruits ! Qu'est-ce que cela peut me faire ! Que chacun pense et dise ce qui lui plaît ! Mais je pense surtout à mon père : il a toujours été hargneux, turbulent, agité... Et à présent... Imagine un peu...

LIZA. — Oh oui ! Il est capable de vous enfermer. Si encore il vous découvrirait avec moi ! Mais si c'est avec le jeune homme, oh, mon Dieu ! il me chasserait de la maison, et il renverrait aussi Moltchaline, et tout le monde.

SOPIA. — Tu vois comme le destin est capricieux ! Parfois, il se passe des choses vraiment graves, mais personne ne les remarque ; et puis, un jour où rien de triste ne vous préoccupe... La musique nous a fait oublier tout le reste et le temps s'écoulait si harmonieusement... Nous avions l'impression que les dieux nous protégeaient ; aucune inquiétude, aucun soupçon... Pourtant le malheur était là, caché dans un coin.

LIZA. — Voyez-vous, Mademoiselle, vous n'attachez jamais d'importance à mes propos, vous les trouvez stupides. Vous avez tort ! Nulle part vous ne trouverez un plus sûr prophète. Je vous l'ai toujours dit : il n'y a rien de bon à attendre de cet amour. Au grand jamais ! Comme tous les pères moscovites, votre père a certains principes : il veut un gendre décoré, gradé. Et, entre nous soit dit, les hommes décorés ne sont pas toujours riches. Donc, il préférerait encore quelqu'un qui ait de l'argent, qui vous fasse vivre dans l'aisance, qui puisse donner des bals. Voyez, par exemple, le colonel Skalozoub. Il a de l'or en quantité et, de plus, il est tout près de devenir général.

SOPIA. — Oh, ne me parle pas de lui ! J'ai horreur d'écouter ses histoires de front et de soldats. Depuis sa naissance, il n'a pas dû prononcer un seul mot intelligent. L'épouser, pour moi, ce serait un peu comme me noyer.

LIZA. — Oui, Mademoiselle. C'est vrai, il cause beaucoup, et il n'est pas tellement fin. Mais peut-on rencontrer, parmi les militaires ou les civils, quelqu'un d'aussi sensible, d'aussi gai et d'aussi spirituel qu'Alexandre Andréïévitch Tchatski ? Je ne dis pas cela pour vous énerver ; ce qui est fait est fait, le passé ne reviendra plus... Mais je me rappelle...

SOPIA. — Tu te rappelles quoi ? Il sait merveilleusement se moquer de tout le monde. Il bavarde, il plaisante, je le trouve bien amusant. Mais on peut rire avec n'importe qui.

LIZA. — Est-ce tout ? Vraiment ? Je me souviens de ses larmes, le jour où il a dû vous quitter. « Pourquoi pleurer, monsieur ? Partez donc le cœur léger ! » Et lui, de me répondre : « Ce n'est pas pour rien, Liza, que je pleure. Qui sait ce que je retrouverai à mon retour ? Peut-être aurai-je beaucoup perdu ! » Le malheureux, il avait l'air de pressentir que trois ans plus tard...

SOPIA. — Ecoute, tu prends un peu trop de libertés. J'ai peut-être agi très légèrement, je sais, je reconnais mes torts. Mais peut-on dire que j'ai trompé quelqu'un ? Qui ai-je trompé, pour que l'on puisse m'accuser d'infidélité ? Oui, c'est vrai, nous avons grandi ensemble, Tchatski et moi, nous avons reçu la même éducation. Du matin au soir, nous ne nous quittions pas, et cela a créé entre nous une amitié enfantine. Mais plus tard, il est parti en voyage — comme il commençait déjà à s'ennuyer chez nous, il fréquentait de moins en moins la maison. Ensuite, il a feint de nouveau d'être amoureux, exigeant, affligé ! Oui, il était spirituel, intelligent, beau parleur, il avait beaucoup d'amis, mais il finit par se donner trop d'importance... L'envie de voyager s'est emparée de lui. Ah ! quand on aime, a-t-on besoin de partir si loin ?

LIZA. — Où est-il en ce moment ? Dans quel pays ? J'ai entendu dire qu'il se faisait soigner dans une ville d'eaux. Je ne crois pas qu'il soit malade, c'est plutôt par ennui qu'il a dû aller là-bas.

SOPIA. — Il se plaît là où les gens sont ridicules. Celui que j'aime est tellement différent : Moltchaline est prêt à se sacrifier pour les autres, il a horreur de l'insolence, il est toujours timide, hésitant... Avec qui d'autre pourrais-je passer une nuit entière comme celle-là ? Nous étions assis, dehors il faisait jour depuis longtemps. Et que faisons-nous ? Qu'est-ce que tu crois ?

LIZA. — C'est l'affaire du bon Dieu, Mademoiselle ! Est-ce que cela me regarde ?

SOPIA. — Parfois, il prend ma main, la presse contre son cœur, soupire du fond de l'âme, sans prononcer un seul mot osé, et ainsi s'écoule toute la nuit, la main dans la main, sans que ses yeux se détournent un instant des miens... Tu ris ! Voyons ! Quelle raison peux-tu bien avoir de rire ainsi, aux éclats ?

LIZA. — Moi, Mademoiselle ?... Je pensais à votre tante... Lorsque le jeune Français s'est enfui de chez elle, la pauvre, elle a voulu camoufler son chagrin, mais cela n'a pas réussi :

elle a oublié de se teindre les cheveux et, au bout de trois jours, ils avaient complètement blanchi.

Elle continue à rire aux éclats.

SOPIA, *tristement*. — Un jour, peut-être, on racontera sur moi des choses semblables.

LIZA. — Excusez-moi. Vraiment, Dieu en est témoin, je voulais seulement, avec ce rire stupide, vous égayer, si peu que ce soit.

SCÈNE 6

Sofia, Liza, un valet, ensuite Tchatski.

LE VALET. — Alexandre Andréïévitch Tchatski vient vous saluer !

Il sort.

SCÈNE 7

Sofia, Liza, Tchatski.

TCHATSKI. — Le jour commence à peine et déjà je suis à vos pieds ! (*Il baise les mains de Sofia avec ardeur.*) Mais embrassez-moi donc ! Vous ne vous attendiez pas à me voir ? N'est-ce pas ? Eh bien, êtes-vous contente ? Non. Dites-le moi ouvertement. Vous êtes surprise ? Sans plus ? Quel accueil ! On dirait que notre séparation n'a duré qu'une semaine, on dirait qu'hier soir encore nous étions ensemble, et que nous sommes terriblement fatigués l'un de l'autre ! Pas un brin d'amour ! C'est extraordinaire ! Et pourtant, pendant quarante-cinq heures, je n'ai pas fermé l'œil un instant, j'ai fait plus de sept cents verstes, malgré le vent, malgré l'ouragan. J'ai perdu un tas de choses en route, je suis tombé à maintes reprises... Et voici la récompense de mes exploits !

SOPIA. — Ah, Tchatski, je suis très heureuse de vous voir.

TCHATSKI. — Heureuse ? A la bonne heure ! Mais franchement, cela ne se voit pas ! Il me semble, à présent, qu'en maltraitant les hommes et fouettant les chevaux, je n'ai fait plaisir qu'à moi-même.

LIZA. — Oh, Monsieur, il n'y a même pas cinq minutes, nous parlions encore de vous. Si vous aviez été derrière la porte, vous l'auriez entendu de vos propres oreilles. N'est-ce pas, Mademoiselle ?

SOPIA. — Pas seulement tout à l'heure... Nous avons souvent parlé de vous. Sur ce point-là vous ne pouvez rien me reprocher. Dès que j'apercevais quelqu'un qui passait, qui entrouvrait la porte... des gens qui arrivaient de l'étranger, de loin... Je demandais à tout le monde, même aux marins, s'ils ne vous avaient pas rencontré quelque part en voiture de poste.

TCHATSKI. — Admettons que tout cela soit vrai ! Heureux ceux qui peuvent croire, ils se sentent à leur aise dans ce monde ! Ah ! mon Dieu ! est-il possible que je me retrouve de nouveau ici, à Moscou, chez vous ! Mais comment vous reconnaître ! Où est-elle, cette merveilleuse époque ! Ces années d'innocence ! Parfois, pendant les longues soirées, nous surgissions tous les deux, nous disparaissions par ici ou par là, nous jouions, nous faisons du bruit avec les chaises et les tables. Là, votre père jouait aux cartes avec Madame. Et nous, dans un coin sombre... je crois même que c'était celui-ci... Vous souvenez-vous ? Le grincement d'une table, d'une porte nous faisait tellement peur.

SOPIA. — *Enfantillages !*

TCHATSKI. — Eh oui ! Maintenant, vous avez dix-sept ans, vous vous êtes épanouie comme une fleur exquise. Vous êtes inégalable, et vous le savez. C'est pourquoi vous ne regardez même pas autour de vous. Ne seriez-vous pas amoureuse ? Je vous prie de me répondre, spontanément. Ne soyez plus timide.

SOPIA. — N'importe qui serait intimidé devant une telle avalanche de questions et des regards si curieux.

TCHATSKI. — Voyons, pourquoi vous étonner ? Je me demande si je vais trouver du nouveau à Moscou. Hier, il y a eu un bal, demain il y en aura deux. Un tel s'est fiancé, un autre a laissé partir sa fiancée... Toujours les mêmes potins et les mêmes poèmes copiés dans les albums.

SOPIA. — Critiquer Moscou ! C'est cela qu'on apprend, en voyage ? Où donc les choses vont-elles mieux ?

TCHATSKI. — Là où nous ne sommes pas ! Comment va votre père ? Toujours membre du Club anglais, fidèle jusqu'à la tombe ! Et votre oncle, est-il enfin devenu centenaire ? Et celui qui... il était Turc... ou Grec... Vous voyez

de qui je parle : cet homme noiraud, avec des jambes de cigogne... Je ne connais pas son nom, mais où qu'on mette le pied, dans les salles à manger, dans les salons, il est présent ! Et ces trois personnages de boulevard qui depuis un demi-siècle veulent faire jeune ? Ils sont parents avec des millions de gens et, grâce à leur sœur, avec toute l'Europe ! Et notre « soleil » ? notre trésor ? Sur son front, une inscription en grosses lettres : Théâtre et Bal Masqué. La maison est ornée de verdure, travestie en bocage. Lui-même est gros, ses artistes sont maigres. Rappelez-vous, un soir de bal, nous avions découvert, derrière les paravents, dans une chambre secrète, un homme caché qui imitait le chant du rossignol. En plein hiver, il faisait croire à l'été. Et ce phisique, encore un de vos parents, ce grand ennemi des livres, qui avait trouvé un poste dans le Comité d'Enseignement et réclamait à grands cris qu'on interdise aux gens d'apprendre l'alphabet. Ainsi, le destin a voulu que je les revoie tous ! J'en aurai vite assez de vivre avec eux, mais où trouver des gens sans défauts ? Quand on revient chez soi, après avoir voyagé longtemps, on trouve agréable jusqu'à la crasse du pays !

SOPIA. — Vous devriez aller trouver ma tante. A vous deux, vous pourriez passer en revue toutes nos connaissances !

TCHATSKI. — Ah, oui ! Votre tante ? Toujours vierge, comme Minerve ? Toujours demoiselle d'honneur de Catherine 1^{re} ? Et sa maison, toujours pleine de pupilles et de petits chiens ? Ah ! Parlons un peu de l'Education... Depuis des temps immémoriaux on s'acharne à recruter des régiments de précepteurs... on les veut nombreux, et on les paye très mal. Est-ce toujours ainsi ? D'ailleurs, leurs connaissances ne vont pas loin, mais en Russie des lois sévères nous obligent à voir chacun d'eux comme un grand historien et un grand géographe ! Notre Mentor... Vous rappelez-vous son bonnet, son habit, son index ?... Comme tous ces attributs de l'enseignant inquiétaient nos petites cervelles timides ! Comme nous avions pris l'habitude, encore tout petits, de croire qu'il n'y avait pas de salut pour nous sans les Allemands ! Et Guillaumet, le Français fou ? Il n'est pas encore marié ?

SOPIA. — Avec qui ?

TCHATSKI. — Ne serait-ce qu'avec une princesse quelconque. Poukheria Andrevna, par exemple !

SOPIA. — Une princesse, mariée avec un maître de danse ! Est-ce possible ?

TCHATSKI. — Pourquoi pas ? En plus, c'est un vrai cavalier. Nous, on exige que nous ayons des propriétés, des grades. Mais Guillaumet, c'est une autre histoire !... Ici, la mode veut qu'aux grandes réunions, et à l'occasion des fêtes paroissiales, règne un mélange de langues : français et patois.

SOPIA. — Un mélange de langues ?

TCHATSKI. — Oui, de ces deux langues. On ne doit pas parler autrement.

SOPIA. — Il est bien difficile d'en sortir comme vous une seule langue !

TCHATSKI. — Du moins, elle n'est pas guindée ! Voici donc les nouvelles ! J'ai voulu profiter de ces quelques instants. Je suis si ému de vous retrouver que je deviens bavard ! Il y a pourtant bien des moments où je suis plus idiot que Moltchaline, n'est-ce pas ? A propos, où est-il ? Est-il toujours marqué par le sceau du silence ? Autrefois, dès qu'il apercevait un cahier de chansons nouvelles, il suppliait qu'on lui donne les textes. Du reste, il atteindra un très haut grade, c'est probable. On aime bien, à présent, les gens privés du don de la parole.

SOPIA, à part. — Ce n'est pas un homme, c'est un serpent ! (*Haut et d'un air contraint :*) Je voulais vous poser une question : vous est-il jamais arrivé dans un moment de gaieté, ou de tristesse, ou tout simplement par mégarde, de dire du bien de quelqu'un ? Ne serait-ce que dans votre enfance ?

TCHATSKI. — Mais quand tout est si inconsistant, si douillet, si peu mûr ! Pourquoi chercher si loin ? Voilà une chose gentille comme tout : je cours vers vous, bravant tous les dangers, jour et nuit, à travers les steppes couvertes de neige... Et comment vous vois-je ? Sévère, hautaine ! Depuis plus d'une demi-heure, j'endure votre accueil glacé ! Un visage de nonne ! Et malgré cela, je vous aime à la folie ! (*Un instant de silence.*) Ecoutez, se peut-il que toutes mes paroles soient vraiment malveillantes ? qu'elles menacent quelqu'un ? Si c'est le cas, j'en conclus que l'esprit est en contradiction avec le cœur. Moi, quand j'aperçois quelque chose de drôle, je ris, et c'est tout. Ensuite, je l'oublie. Ordonnez-moi donc de me jeter dans les flammes, je le ferai avec autant de plaisir que j'irais à un festin.

SOPIA. — Oh, si vous pouviez brûler, ce serait très bien. Mais si vous ne prenez pas feu ?

SCÈNE 8

Sofia, Liza, Tchatski, Famossov.

FAMOUSOV. — En voilà un autre !

SOFIA. — Ah, mon père. Mon rêve de tout à l'heure s'est réalisé !

Elle sort.

FAMOUSOV, *derrière elle, à mi-voix.* — Maudit rêve !

SCÈNE 9

Famossov, Tchatski qui regarde la porte par où vient de sortir Sofia.

FAMOUSOV. — Tu en as des façons ! Tu restes trois ans sans écrire même deux mots ! Et brusquement tu tombes du ciel ! (*Ils s'embrassent.*) Sois le bienvenu, mon ami, mon frère, sois le bienvenu ! Tu dois en avoir des choses intéressantes à raconter ! Assieds-toi donc, et vas-y, vite !

Ils s'asseyent.

TCHATSKI, *rêveur.* — Comme Sofia Pavlovna est devenue belle !

FAMOUSOV. — Vous autres, jeunes hommes, vous ne pensez qu'à regarder la beauté des jeunes filles. En sortant, elle a dit un mot, et toi, tu me parais plein d'espoir, comme ensorcelé !

TCHATSKI. — Oh, non ! J'ai été peu gâté par l'espoir.

FAMOUSOV. — Elle m'a dit : « Mon rêve de tout à l'heure s'est réalisé ». Alors tu as pensé que...

TCHATSKI. — Moi ? Pas du tout !

FAMOUSOV. — Qui a-t-elle vu en rêve ? De quoi s'agit-il ?

TCHATSKI. — Je ne sais pas lire les rêves.

FAMOUSOV. — Ne la crois pas. Tout ça, c'est des bêtises.

TCHATSKI. — Je ne crois qu'à ce que je vois. Croyez-moi sur parole, j'aurais beau chercher pendant un siècle, je ne rencontrerais jamais une jeune fille comme elle.

FAMOUSOV. — Il y tient. Raconte-moi plutôt, en détail...

Où es-tu allé ? Combien de temps as-tu roulé ta bosse ? D'où viens-tu ?

TCHATSKI. — Ai-je la tête à cela, maintenant ! Je voulais faire le tour du monde, je n'ai même pas pu en voir le centième. (*Il se lève précipitamment.*) Excusez-moi, j'étais si pressé de venir vous voir que je ne suis pas encore allé chez moi. Adieu ! Dans une heure, je reviendrai. Je vous raconterai tout, sans passer un seul détail. Et vous, ensuite, vous le raconterez partout. (*Sur le seuil de la porte :*) Comme elle est belle !

Il sort.

SCÈNE 10

Famossov, seul.

FAMOUSOV. — Alors, lequel des deux ? « Oh, mon père. Mon rêve de tout à l'heure s'est réalisé » ! Elle m'a dit cela, ouvertement ! Donc, je me suis trompé. J'ai fait une gaffe ! Tout à l'heure, Moltchaline m'a induit en erreur. Et à présent... En fuyant la pluie, je suis tombé sous la grêle ! L'autre n'est qu'un mendiant, et celui-ci un prétentieux, un gaspilleur, un garnement ! Oh, mon Dieu, que c'est pénible d'être le père d'une jeune fille...

ACTE II

SCÈNE 1

Famoussov, un valet.

FAMOUSOV. — Pétrouchka ! Toujours du nouveau, avec toi ! Regarde-moi ce coude déchiré ! Bon, prends le calendrier. Et ne lis pas comme un sacristain, mais en comprenant ce que tu lis, intelligemment, posément. Attends ! Pour la semaine prochaine, marque : « Mardi, je suis invité chez Praskovia Fiodorovna, à manger la truite ». Oh, comme le monde est drôlement fait ! Quand on y pense, sur le plan philosophique, on en a le vertige ! D'une part on suit un régime, et d'autre part on sort pour déjeuner. On mange pendant trois heures et ensuite on met trois jours à digérer tout cela ! Marque, pour la même journée... Non, non. « Jeudi, je suis invité à l'enterrement. » Oh ! race humaine ! On a tendance à oublier que chacun devra un jour se glisser dans cet étui où l'on ne peut ni se lever, ni s'asseoir ! Celui qui veut laisser un bon souvenir doit mener ici-bas une vie exemplaire. Comme ce chambellan respectable ! Avant de mourir, il a su obtenir pour son fils le poste de chambellan. Il était riche, et de plus il avait épousé une femme riche. Il a marié ses enfants et même ses petits-enfants. Il a rendu l'âme et tout le monde se souvient de lui avec une profonde affliction : Kouzma Petrovitch. Qu'il repose en paix !... Ah, ces gros bonnets qui vivent et meurent à Moscou ! Note : « Jeudi, ou vendredi, ou peut-être même samedi, je dois assister au baptême de l'enfant de la veuve du médecin. » Elle m'a demandé d'être le parrain. Elle n'a pas encore accouché, mais d'après mes calculs, cela ne saurait tarder.

Famoussov, le valet, Tchatski.

FAMOUSOV. — Ah ! Alexandre Andréïévitch ! Entrez donc ! Prenez place !

TCHATSKI. — Vous êtes occupé ?

FAMOUSOV, *au valet.* — Sors. (*Le valet sort.*) Oui, je note certaines obligations dans le carnet, pour ne pas les oublier.

TCHATSKI. — Je vous trouve un peu morne. Dites-moi, qu'est-ce qui ne va pas ? Suis-je tombé à un mauvais moment ? Est-il arrivé quelque malheur à Sofia Pavlovna ? A voir votre visage, votre attitude, on a l'impression que vous avez beaucoup de soucis.

FAMOUSOV. — Ah ! petit père, grande découverte, en vérité ! Je ne suis pas gai ! Tu ne penses tout de même pas qu'à mon âge, je vais me mettre à gambader, à danser !

TCHATSKI. — Il ne s'agit pas de cela. Je vous ai simplement posé une question au sujet de Sofia Pavlovna : ne serait-elle pas souffrante ?

FAMOUSOV. — Oh, mon Dieu ! Il demande cinq mille fois la même chose ! « Il n'y a rien de plus joli au monde que Sofia Pavlovna ! », « Sofia Pavlovna serait-elle malade ? » Dis-moi franchement : elle te plaît ? Tu as couru à travers le monde, voudrais-tu à présent te marier ?

TCHATSKI. — En quoi cela vous regarde-t-il ?

FAMOUSOV. — Il me semble que là-dessus on pourrait me demander mon avis. Je suis tout de même un peu son parent. Ce n'est sans doute pas pour rien que depuis toujours on me considère comme son père !

TCHATSKI. — Et si je désirais l'épouser, que me diriez-vous ?

FAMOUSOV. — Je dirais d'abord : occupe-toi sérieusement de ta propriété, de tes terres et, avant tout, trouve un emploi, un poste.

TCHATSKI. — L'idée de travailler ne me déplaît pas. Ce qui m'éccœure, c'est de rechercher les bonnes grâces de l'un ou de l'autre !

FAMOUSOV. — Voilà ! Vous êtes tous des orgueilleux ! Réfléchissez un peu, comment agissaient vos aînés ? Prenez exemple sur eux. Sur nous, par exemple, ou sur mon oncle,

feu Maxime Pétrovitch... Il ne mangeait même pas dans des assiettes en argent. Toute sa vaisselle était en or. Une centaine de serviteurs l'entouraient. Sa poitrine était couverte de médailles, il ne voyageait que dans des carrosses somptueux. Il passait son temps à la Cour, et quelle Cour ! Les choses ont bien changé depuis ! Il a servi la Reine Catherine !... A cette époque les gens avaient de l'importance ! Quand on les saluait, ils ne vous regardaient même pas ! Et de plus, ils savaient au besoin se conduire en grands seigneurs. Ils buvaient et mangeaient à leur façon, pas à la façon des autres ! Et cet oncle ! Les princes et les comtes s'effaçaient devant lui ! Quel regard sévère il avait ! Et quelle arrogance ! Mais quand il devait gagner les bonnes grâces de quelqu'un, il savait parfaitement se courber, ployer l'échine ! Un jour, lors d'une grande réception à la Cour, son pied a glissé, il est tombé si mal qu'il a failli se briser le crâne. Le vieillard a poussé un gémissement rauque. L'Impératrice l'a gratifié d'un sourire. Elle a même daigné rire. Et lui, alors, qu'a-t-il fait ? Il s'est levé, il a rajusté son habit et, en faisant sa révérence, il est tombé une seconde fois. Là, c'était voulu. Tout le monde d'éclater de rire ! Et il a recommencé, une troisième fois. Hein ? Qu'en penses-tu ? A mon avis, c'était très intelligent. Il est tombé très mal, mais il a su se relever habilement. En retour, il était invité au whist beaucoup plus souvent que les autres ! Il a toujours reçu beaucoup de compliments à la Cour ! Maxime Pétrovitch ! Qui fut aussi respecté que lui, aussi vénéré ? Maxime Pétrovitch, c'était quelqu'un ! Qui distribuait des grades, qui accordait des pensions ? Maxime Pétrovitch ! Eh oui ! Alors que vous, génération actuelle, vous ne valez pas grand-chose.

TCHATSKI. — C'est vrai, vous pouvez soupirer, dire que le monde devient stupide. Si l'on compare notre siècle au précédent, bien que les traditions soient encore toutes proches de nous, on a peine à croire ce qu'on voit. Devenait célèbre celui qui savait courber l'échine mieux que les autres. Rempportaient des victoires en temps de paix — et non en temps de guerre — ceux qui savaient cogner sans crainte leur front contre le plancher ! Ils maltraitaient les pauvres, les laissaient traîner dans la boue et tissaient autour des Grands une dentelle de flatteries. C'était le siècle de la terreur et de la résignation, toujours sous le prétexte de servir le Tsar. Je ne fais pas allusion à votre oncle, laissons en paix son cadavre... Mais, tout de même, qui, de nos jours, même parmi ceux qui passent leur vie en courbettes fébriles, aurait envie, pour faire rire les autres, de se jeter

par terre au risque de se briser le crâne ? Autrefois, peut-être y avait-il des vieux, de la même génération que votre oncle, qui regardaient avec admiration ses chutes, et se disaient, au fond de leur gâtisme : « Ah ! si je pouvais en faire autant ! » De nos jours, il existe encore partout des amateurs de bassesse, mais le rire fait peur, et cette peur empêche les actions honteuses. Ce n'est pas pour rien que les souverains ne sont plus si prodigues de leur rires.

FAMOUSOV. — Ah ! mon Dieu ! C'est un « carbonari » !

TCHATSKI. — Non, le monde a bien changé.

FAMOUSOV. — Un homme dangereux !

TCHATSKI. — Chacun désormais respire plus librement et refuse de s'enrôler dans le régiment des bouffons !

FAMOUSOV. — Comme il parle ! On dirait un écrivain !

TCHATSKI. — Venir bailler chez les protecteurs, fixer le plafond, garder le silence, traîner ses bottes, prendre place à la table, approcher la chaise, ramasser le mouchoir...

FAMOUSOV. — Il veut prêcher la liberté !

TCHATSKI. — Ceux qui voyagent, ceux qui vivent à la campagne...

FAMOUSOV. — Il ne reconnaît pas les autorités !

TCHATSKI. — Ceux qui sont au service du travail et non des personnes...

FAMOUSOV. — J'interdirais rigoureusement à ces messieurs l'accès de la capitale.

TCHATSKI. — Enfin, je vais vous laisser en paix...

FAMOUSOV. — Je n'ai plus de patience, plus de force. Je me sens mal.

TCHATSKI. — J'ai insulté sans pitié votre époque. Prenez donc une partie de ces critiques et appliquez-les au présent. Cela ne me gênera point.

FAMOUSOV. — Je ne veux même pas vous connaître. Vous êtes tombé trop bas pour moi.

TCHATSKI. — J'ai dit ce que j'avais à dire.

FAMOUSOV. — Bon, et moi, je me suis bouché les oreilles.

TCHATSKI. — A quoi bon ? Je ne les offenserai pas.

FAMOUSOV, avec un débit très rapide. — Et voilà ! Ils voyagent par le monde, en se tournant les pouces, et puis ils reviennent. Qu'est-ce que ça peut donner de bon ?

TCHATSKI. — Je me tais...

FAMOUSOV. — Oh oui ! Pitié !

TCHATSKI. — Je n'ai pas l'intention de revenir sur ce sujet.

FAMOUSOV. — Aie au moins pitié de mon âme !

SCÈNE 3

Famoussov, Tchatski, un valet.

LE VALET, *qui entre.* — Le Colonel Skalozoub.

FAMOUSOV, *qui ne voit ni n'entend rien.* — On va te traduire en justice, alors, tu comprendras !

TCHATSKI. — Vous avez un visiteur.

FAMOUSOV. — Je ne veux rien savoir ! Au tribunal !

TCHATSKI. — Cet homme vous a dit quelque chose.

FAMOUSOV. — Je ne veux rien savoir ! Au tribunal ! Au tribunal !

TCHATSKI. — Mais retournez-vous donc ! On vous demande.

FAMOUSOV *se retourne.* — Quoi ? Une émeute ? Eh bien, je m'y attendais !

LE VALET. — Le Colonel Skalozoub est arrivé. Dois-je le faire entrer ?

FAMOUSOV *se lève.* — Espèce d'âne ! Faut-il te le répéter cent fois ? Accueille-le, appelle-le, fais-le entrer, dis-lui que je suis chez moi, que je suis très heureux de le recevoir. Allons, fonce ! (*Le valet sort.*) Je t'en prie, mon bon, sois prudent devant lui. C'est un homme très connu, sérieux. Il a déjà une quantité de médailles, un grade très élevé pour son âge et il risque bientôt de devenir général. Je t'en prie, sois discret en sa présence... Ah ! Alexandre Andréévitch, si tu savais, mon vieux, j'en ai par-dessus la tête ! Il vient assez souvent. Tu sais, j'aime bien accueillir tout le monde chez moi. Mais à Moscou les gens se racontent n'importe quoi ! Ils exagèrent tout ! D'après eux, cet homme vient ici pour épouser Sofia... Bêtise ! Peut-être le désire-t-il, lui ? Mais moi, je ne vois aucune nécessité de marier ma fille ni aujourd'hui, ni demain. Sofia est jeune encore. D'ailleurs, c'est Dieu qui décide ! Je t'en prie, quand

il sera ici, ne discute pas à tort et à travers, et débarrasse-toi de ces idées ridicules... Mais pourquoi ne vient-il pas ? Que se passe-t-il ?... Peut-être est-il entré dans l'autre salon.

Il sort précipitamment.

SCÈNE 4

Tchatski, seul.

TCHATSKI. — Comme il s'agite ! Il a le diable au corps ! Et Sofia ? N'y aurait-il pas, en réalité, un fiancé dans les parages ? Depuis un moment, elle m'évite, comme un étranger. Il y a longtemps qu'elle serait venue me voir... Et ce Skalozoub ? Qui est-ce ? Le père en raffole... Peut-être n'est-il pas le seul... Ah ! celui qui part au loin pour trois ans devrait s'attendre à perdre son amour !

SCÈNE 5

Tchatski, Famoussov, Skalozoub.

FAMOUSOV. — Entrez donc par ici, cher Serguéi Serguéévitch, il y fait plus chaud. Vous avez eu froid, nous allons vous réchauffer.

SKALOZOU, *de sa voix grave.* — Mais pourquoi vous donner tant de peine... Je suis vraiment confus, moi, un honnête officier...

FAMOUSOV. — Pour les amis, j'accepte toutes les fatigues... Cher Serguéi Serguéévitch... Posez votre chapeau, débarrassez-vous de votre épée... Voici un sofa... Reposez-vous.

SKALOZOU. — Je vous obéis. C'est bien agréable de s'asseoir.

Tous les trois s'asseyent. Tchatski choisit une place éloignée des deux autres.

FAMOUSOV. — Ah, petit père, il faut que je vous le dise tout de suite — je craindrais d'oublier : nous sommes parents, vous et moi ! Mais parents éloignés. Nous n'aurons pas d'héritage à nous partager. Vous ne le saviez pas, et moi non plus. Heureusement, votre beau-frère me l'a révélé. Quelle est votre parenté avec Nastasia Nikolaévna ?

SKALOZOU. — Je ne sais pas. Je m'en excuse. Je ne fréquente personne hors de l'armée.

FAMOUSOV. — Serguéi Serguéiévitich, vous me surprenez ! Non ! Moi, dès que je me découvre un parent, je suis tout heureux. J'irais le retrouver au fond de la mer, s'il le fallait. Parmi ceux qui travaillent avec moi, il y a bien peu d'étrangers. La plupart sont les enfants de mes sœurs et de mes belles-sœurs. Seul Moltchaline n'est pas de la famille, et lui, je le garde parce qu'il travaille bien. Quand on peut se le permettre, comment ne pas aider les membres de sa famille ? Et vous-même, votre beau-frère, qui est mon ami, m'a raconté que grâce à vous il avait obtenu plusieurs avantages dans sa carrière.

SKALOZOU. — En 1813, nous nous sommes distingués, mon frère et moi, au 30^e régiment, et plus tard au 45^e.

FAMOUSOV. — Oui ! Votre père pourrait être fier d'un fils pareil. Je crois aussi qu'il a une décoration.

SKALOZOU. — Oui, au combat du 3 août, nous étions dans la même tranchée. Lui, il a eu la croix de Vladimir, et moi la croix d'Anne.

FAMOUSOV. — Un homme charmant, très fin... Un homme merveilleux... votre beau-frère !

SKALOZOU. — Mais il s'est fourré dans la tête je ne sais quelles idées nouvelles. Il devait monter en grade et, brusquement, il a abandonné son poste pour se retirer à la campagne et commencer à lire des livres.

FAMOUSOV. — Ah ! la jeunesse !... Toutes ces lectures ! Et puis... à quoi bon ! Vous, vous avez su organiser votre vie. En peu d'années, vous êtes devenu colonel.

SKALOZOU. — J'ai eu de la chance avec mes amis. Des places vacantes se sont présentées : certains amis âgés étaient mis à la retraite, d'autres tués...

FAMOUSOV. — Dieu favorise toujours ceux qui lui plaisent !

SKALOZOU. — Mais il y a des collègues plus chanceux que moi. Pas plus loin que dans notre 15^e division. Prenons par exemple notre général de brigade...

FAMOUSOV. — Permettez... De quoi avez-vous à vous plaindre ?

SKALOZOU. — Je ne me plains pas, on ne m'a jamais fait de tort. Mais, tout de même, il m'a fallu attendre deux ans pour devenir colonel.

FAMOUSOV. — On vous a fait attendre ! Par contre, dans

d'autres domaines, il est sûrement difficile de se mesurer avec vous !

SKALOZOU. — Certes, il y a des collègues plus anciens que moi. Je sers depuis 89. Oui, pour obtenir de l'avancement, il existe plusieurs moyens. Je médite tout cela comme un vrai philosophe : mon seul rêve est de devenir général.

FAMOUSOV. — Vous avez bien raison. Que Dieu vous accorde encore de longues années de bonne santé, et nous vous verrons certainement un jour général. Alors, nous n'attendrons pas un instant pour vous chercher une madame la générale !

SKALOZOU. — Me marier ! Je ne suis nullement contre.

FAMOUSOV. — Rien de plus facile ! Certains ont des sœurs, d'autres des nièces, des filles. On ne prévoit pas de mutations pour les jeunes filles moscovites ! Elles deviennent de plus en plus nombreuses. Eh, petit père, avouez qu'il serait difficile de trouver une capitale comme Moscou.

SKALOZOU. — Aucune comparaison, avec rien.

FAMOUSOV. — Le bon goût, petit père, est une chose excellente. Tout doit se faire selon les règles. Par exemple, c'est un usage ancien, chez nous, de juger un fils d'après son père. Même si le fils est laid, pourvu qu'il possède deux mille âmes on le considère comme un fiancé parfait. Un autre, même plus dégourdi, et considéré partout comme très intelligent, pour peu qu'il se donne des airs prétentieux, personne ne désire l'introduire dans la famille... Comment ne pas nous admirer ! Nous restons les seuls à estimer la noblesse ! Et s'il n'y avait que ça ! Nous sommes hospitaliers. Nous accueillons tout le monde, tous ceux qui frappent à notre porte, même s'ils ne sont pas invités. Surtout les étrangers ! Honnête ou malhonnête, chaque visiteur nous est précieux, nous avons place à notre table pour tout le monde ! Tous les Moscovites, de la tête aux pieds, ont un cachet bien à eux. Regardez un peu nos jeunes, nos adolescents, nos fils et nos petits-fils. Nous les grondons souvent, mais à y regarder de près, on constate qu'à quinze ans, ils sont plus intelligents que leurs professeurs, au point qu'ils pourraient leur faire la leçon ! Quant à nos vieillards !... Dès qu'ils sont en fureur, ils se mettent à juger n'importe quoi, chacune de leurs phrases a l'air d'une sentence. Ce sont tous des gentilshommes. Ils se moquent de tout le monde, et parfois ils parlent du gouvernement d'une façon... Si quelqu'un les entendait, ça ferait un malheur ! Ce n'est pas qu'ils veuillent introduire des nouveautés, oh non,

jamais ! Que Dieu nous en préserve ! Ils chicanent sur ceci, sur cela, et le plus souvent sur rien du tout ! Ils discutent, ils font du bruit, et ensuite ils se dispersent pour rentrer chez eux. De vrais chanceliers, dont l'esprit a déjà pris sa retraite ! Je crois que le temps n'est pas encore venu où l'on pourrait se passer d'eux ! Et les dames ? Inutile d'essayer de les approcher, de leur faire entendre raison. Elles jugent tout, partout, personne ne comprend les choses mieux qu'elles ! Surtout quand on joue, quand on joue aux cartes, et qu'elles se mettent à protester toutes ensemble... Alors là, il faut de la patience ! J'en sais quelque chose, j'étais marié moi-même. Elles pourraient mener une armée à la bataille, siéger au Sénat ! Irina Vlasiévna ! Loukeria Alexiéévna ! Tatiana Iouriévna ! Poulkeria Andréévna ! Et tous ceux qui ont vu leurs filles sont restés bouche bée d'admiration ! Sa Majesté le Roi de Prusse, lors de sa visite, était tellement séduit par les filles moscovites ! Moins à cause de leur beauté qu'à la vue de leur bonne conduite ! C'est vrai d'ailleurs, où en trouve-t-on de mieux élevées qu'elles ? Elles savent s'habiller, se parer de taffetas, de velours, de voiles légers. Elles ne prononcent jamais un mot de la façon ordinaire, mais toujours en minaudant ; elles savent vous chanter des romances françaises, sans sauter les notes aiguës. Elles ont un faible pour les officiers... Et pourquoi ? Parce qu'elles sont patriotes. Je l'affirme, et sans aucune réserve, il serait difficile de trouver une capitale comme Moscou !

SKALOZOUB. — A mon avis, l'incendie a beaucoup contribué à l'embellir.

FAMOUSOV. — Oh, ne m'en parlez pas ! Et pourtant, il y en a qui s'en plaignent ! Depuis cet incendie, les rues, les trottoirs, les maisons et le reste... on construit tout selon la nouvelle mode.

TCHATSKI. — Les maisons sont neuves, mais les préjugés n'ont pas varié. Réjouissez-vous donc, rien ne saurait les détruire, ni les années, ni les modes, ni les incendies.

FAMOUSOV, à Tchatski. — Je t'en prie, fais un nœud à ton mouchoir, pour ne pas oublier ce qu'on t'a dit. Je t'avais demandé de garder le silence. Ce n'est pourtant pas difficile ! (*A Skalozoub :*) Permettez-moi, petit père, de vous présenter. Voilà, c'est Tchatski, fils de mon ami défunt Andréi Iliitch. S'il ne travaille dans aucune administration, c'est surtout par manque d'intérêt. Autrement, il est dégourdi. C'est dommage, bien dommage, car il est intelligent, ce

petit ; il écrit bien, il traduit parfaitement. On ne peut s'empêcher de le plaindre... Parce qu'avec cette intelligence...

TCHATSKI. — Ne pourriez-vous pas plaindre quelqu'un d'autre ! Vos compliments eux-mêmes m'agacent !

FAMOUSOV. — Je ne suis pas le seul à te juger ainsi !

TCHATSKI. — Mais qui sont-ils donc, ces gens qui se permettent de juger ! Les vieillards sont les ennemis intransigeants de la liberté. Leurs jugements, ils les puisent dans les vieux journaux, qui datent d'Otchakov et de la conquête de la Crimée. Ils sont toujours prêts à critiquer, ils reprennent toujours la même chanson, sans s'apercevoir que le temps ne les arrange pas, eux non plus ! Où sont-ils, montrez-les moi, ces pères de la patrie qui pourraient nous servir d'exemple ? Ceux qui se sont enrichis à force de piller les autres, peut-être ? Grâce à leurs relations, à leurs parents, ils ont échappé à la justice, ils se sont construit des palais somptueux où ils passent leur vie en festins et en gaspillages. On ne voit partout que des étrangers avides de ressusciter les aspects abominables des mœurs anciennes. Combien de personnes n'a-t-on pas fait taire, à Moscou, avec des déjeuners, des dîners et des bals ! Et ce monsieur, chez qui vous m'emmeniez tout enfant, pour que je le salue à je ne sais quelles fins ! Ce célèbre Nestor des Vauriens, entouré d'une foule de serviteurs. Ceux-ci ont risqué plus d'une fois leur honneur et leur vie pour sauver leur maître aux heures de saoulerie et de bagarre ! Et puis, soudain, un beau jour, il les a échangés contre trois chiens ! Trois lévriers ! Quel autre exemple encore ? Ce monsieur, peut-être, qui pour organiser un bal de serfs, a réuni un tas d'enfants arrachés à leurs pères et mères ! Toqué des Zéphirs et des Amours, il obligea tout Moscou à admirer leurs beautés ! Mais n'ayant pu obtenir de ses créanciers un nouveau délai, il a vendu un à un tous les Amours et tous les Zéphirs ! Voilà comment ils sont, ceux qui ont vécu jusqu'à l'âge des cheveux blancs ! Voilà les gens que nous devons respecter, n'ayant rien de mieux sous la main ! Voilà nos sévères censeurs et juges ! Et lorsque par hasard quelqu'un d'entre nous, les jeunes, sans songer à décrocher un poste, à monter en grade, s'adonne tout entier à la science, cherche avidement à s'instruire, ou lorsqu'il a dans l'âme la passion, allumée par Dieu lui-même, de la création artistique... aussitôt les autres se mettent à hurler : « A l'assassin ! Au feu ! ». Ils le traitent de rêveur ! de dangereux personnage ! Ils n'aiment que l'uniforme ! Toujours l'uniforme ! Dans les temps anciens, cet uniforme camouflait, sous l'élé-

gance et les broderies, la pauvreté de l'âme, le manque d'intelligence ! Ainsi, d'après vous, nous devrions suivre leur exemple ? Chez nos femmes, chez nos jeunes filles, je constate la même passion pour l'uniforme ! Et moi-même, d'ailleurs, y a-t-il si longtemps que j'ai réussi à me défaire de ce sentiment ? A présent, je ne pourrai jamais retomber dans ces enfantillages, mais à l'époque, on se laissait aller, comme tout le monde. Quand un personnage de la Garde ou de la Cour arrivait en visite, les femmes poussaient des « Hourras » et jetaient en l'air leur bonnet !

FAMOUSOV, à part. — Oh ! il va m'attirer un malheur ! (Haut :) Serguéi Serguéïévitch, je m'en vais, je vous attends dans mon cabinet.

Il sort.

SCÈNE 6

Skalozoub, Tchatski.

SKALOZOUB. — J'ai bien apprécié vos paroles ! Vous avez si habilement parlé de cette prévention, indispensable à Moscou, en ce qui concerne les amoureux de la Garde, les officiers de la Garde, les soldats de la Garde ! Ils se pâment devant leur or, leurs broderies, comme si c'était le soleil ! Et la Première Armée, en quoi est-elle moins intéressante ! En quoi, je vous le demande ! Tout y est fait avec application, les tailles y sont tout aussi minces, et on y trouve même des officiers qui parlent français.

SCÈNE 7

Skalozoub, Tchatski, Sofia, Liza.

SOFIA, courant à la fenêtre. — Oh ! mon Dieu ! Il est tombé, il s'est...

Elle perd connaissance.

TCHATSKI. — Qui ? Qui donc ?

SKALOZOUB. — Que se passe-t-il ?

TCHATSKI. — Elle est morte de peur !

SKALOZOUB. — Mais pour quelle raison ?

TCHATSKI. — Comment est-il tombé ?

SKALOZOUB. — Serait-il arrivé quelque chose à notre vieillard ?

LIZA, s'affairant auprès de sa maîtresse. — On n'échappe pas à son destin ! Moltchaline montait sur son cheval ; au moment où il mettait le pied à l'étrier, le cheval s'est cabré. Et lui, il est tombé sur la tête !

SKALOZOUB. — Il a dû tirer la bride. Quel cavalier minable ! Je vais voir où est la fêlure : à la poitrine ou aux hanches !

Il sort.

SCÈNE 8

Les mêmes, moins Skalozoub.

TCHATSKI. — Comment l'aider ? Dis-moi vite !

LIZA. — Là-bas, dans la chambre, il y a de l'eau. (Tchatski court et apporte de l'eau. Toute la conversation qui suit se fait à mi-voix, jusqu'à ce que Sofia reprenne connaissance.) Mettez-en dans le verre.

TCHATSKI. — Desserre un peu son corsage. Frotte-lui les tempes avec du vinaigre. Mets-lui de l'eau sur le visage. Regarde, elle respire plus librement. Avec quoi pourrait-on l'éventer ?

LIZA. — Il y a là un éventail.

TCHATSKI. — Viens voir par la fenêtre ! Moltchaline est déjà debout. Elle se trouve mal pour une bagatelle !

LIZA. — Oui. Mademoiselle est comme cela. Elle ne supporte pas la vue d'un homme qui tombe brusquement.

TCHATSKI. — Encore un peu d'eau ! Voilà ! Encore ! Encore !

SOFIA, avec un profond soupir. — Qui est près de moi ? Je crois que je rêve. (Avec hâte et très haut :) Où est-il ? Comment va-t-il ? Dites-moi ?

TCHATSKI. — Qu'il se casse le cou, le misérable ! Il a failli vous faire mourir de peur.

SOFIA. — Et vous, vous êtes capable de me faire mourir par votre sang-froid ! Je ne peux plus supporter de vous voir, de vous entendre !

TCHATSKI. — M'ordonnez-vous de souffrir à sa place ?
SOFIA. — Vous auriez dû courir là-bas, rester près de lui, essayer de le secourir.

TCHATSKI. — Et vous laissez seule, sans aide ?

SOFIA. — Qu'ai-je à faire de vous ? Oh, il est vrai que les malheurs des autres vous amusent toujours. Même si votre père se tuait, cela vous serait bien égal ! (A Liza :) Allons vite là-bas, courons !

LIZA *l'attire dans un coin*. — Revenez à vous ! Il n'est pas mort, il se porte bien, regardez-le par la fenêtre.

Sofia se penche à la fenêtre.

TCHATSKI. — Effarement ! Évanouissement ! Précipitation ! Colère ! Peur ! On ne peut éprouver tout cela qu'en perdant son meilleur, son unique ami !

SOFIA. — Ils viennent par ici. Il n'arrive pas à lever le bras.

TCHATSKI. — J'aurais souhaité me tuer avec lui...

LIZA. — Pour lui tenir compagnie ?

SOFIA. — Non, mieux vaut que votre désir ne se réalise pas.

SCÈNE 9

Sofia, Liza, Skalozoub, Tchatski, Moltchaline (le bras en écharpe).

SKALOZOUN. — Il est ressuscité ! D'ailleurs, il n'avait rien. Le bras légèrement contusionné, voilà tout ! Nous nous sommes alarmés sans raison.

MOLTCHALINE. — Je vous ai fait peur, veuillez m'excuser.

SKALOZOUN. — Je n'aurais jamais pensé qu'un tel événement puisse vous émouvoir à ce point. Vous êtes entrée ici comme une folle, nous avons tous eu peur. Vous vous êtes évanouie. Et après ? Toute cette agitation pour rien !

SOFIA, *sans regarder personne*. — Oh oui, je vois que c'était pour rien. Mais j'en tremble encore.

TCHATSKI, *à part*. — Elle n'a pas dit un seul mot à Moltchaline !

SOFIA. — Pourtant je dois dire que d'habitude, je ne suis

pas peureuse. Il arrive que la voiture se renverse, eh bien, on la relève et je suis déjà prête à galoper de nouveau. Mais le moindre accident chez les autres me fait peur, même si ce n'est pas grave, même si je ne connais pas la personne...

TCHATSKI, *à part*. — Elle lui demande pardon d'avoir eu pitié de quelqu'un, pour une fois.

SKALOZOUN. — Permettez-moi de vous raconter une chose... Une certaine Princesse Lassoza habite par ici. C'est une veuve. Elle aime monter à cheval, mais on n'a jamais vu beaucoup de cavaliers l'accompagner. L'autre jour, elle s'est blessée pour de bon. L'écuyer n'a pas pu retenir la bête, il devait penser à autre chose ! Depuis toujours, comme je vous l'ai dit, cette femme était très maladroite ; maintenant elle a une côte en moins, et elle cherche un mari pour la soutenir.

SOFIA. — Ah ! Alexandre Andréievitch, soyez donc généreux. Vous êtes tellement indifférent au malheur de vos amis !

TCHATSKI. — Moi, je me suis donné beaucoup de mal tout à l'heure, autant que je l'ai pu ! Je vous ai mis de l'eau sur le visage, je vous ai frotté les tempes... Je vous ai ressuscité, mais j'ignore pour qui !

Il prend son chapeau et sort.

SCÈNE 10

Les mêmes, moins Tchatski.

SOFIA. — Vous venez chez nous, ce soir ?

SKALOZOUN. — A quelle heure ?

SOFIA. — Assez tôt. Nous nous réunissons avec quelques amis de la famille, pour danser au son du piano. Comme nous sommes en deuil, nous ne pouvons pas organiser de bals.

SKALOZOUN. — Je serai là. Mais j'ai promis à votre père de passer dans son cabinet. Je vais le saluer.

SOFIA. — Adieu.

SKALOZOUN *serre la main à Moltchaline*. — Votre serviteur.

Il sort.

SCÈNE 11

Sofia, Liza, Moltchaline.

SOFIA. — Oh, Moltchaline ! Comment ne suis-je pas devenue folle ! Vous savez combien votre vie m'est précieuse ! Pourquoi la mettez-vous en danger, et si imprudemment ? Dites-moi, comment va votre bras ? Voulez-vous des gouttes ? Avez-vous besoin de repos ? Envoyons chercher le docteur, il faut faire attention, dans ces cas-là.

MOLTCHALINE. — Je l'ai bandé avec mon mouchoir. Je n'ai plus mal.

LIZA. — Je parie que ça n'est rien du tout, et vous n'auriez jamais mis ce bandage si vous ne le trouviez pas beau. Mais il y a une chose très sérieuse, c'est que des bruits vont courir et que vous n'y pourrez rien. Tchatski va se moquer de vous, vous allez voir ! Et Skalozoub racontera partout votre syncope en ajoutant un tas de détails. Lui aussi, il est fort pour la moquerie ; d'ailleurs, qui ne l'est pas, de nos jours ?

SOFIA. — Comme si je leur attachais la moindre importance ! J'aime celui qui me plaît, et je ne le cache pas. Moltchaline ! Croyez-moi, j'ai essayé de me contrôler. Vous êtes entré, je ne vous ai pas adressé un mot, je n'ai même pas osé soupirer, vous demander quoi que ce soit, vous regarder en leur présence.

MOLTCHALINE. — Non, Sofia Pavlovna, vous laissez trop voir...

SOFIA. — Comment aurais-je pu dissimuler ? J'étais prête à sauter par la fenêtre pour courir près de vous. Qu'ai-je à faire de celui-ci, de celui-là, du monde entier ? Ça les amuse ? Eh bien, qu'ils rient ! Ça leur déplaît ? Alors, qu'ils disent du mal de nous, tant qu'ils veulent !

MOLTCHALINE. — Je crains que cette franchise ne nous joue un mauvais tour.

SOFIA. — Se peut-il qu'on vous provoque en duel ?

MOLTCHALINE. — Ah ! les mauvaises langues sont plus redoutables que les pistolets !

LIZA. — Ils sont en ce moment dans le cabinet de votre père. Vous devriez y aller tout de suite, ouvrir la porte en prenant un air gai, un visage insouciant. Et puis discuter avec Alexandre Andréévitch, évoquer les jours passés, rappeler

vos gamineries, raconter un tas d'histoires... Un petit sourire, quelques paroles... Celui qui aime doit être prêt à tout.

MOLTCHALINE. — Je suis du même avis, mais je n'osais pas vous demander cela.

Il lui baise la main.

SOFIA. — Vous le voulez ?... Je vais y aller ! J'essaierai de paraître gaie à travers mes larmes. J'ai peur de mal jouer mon rôle. Quel malheur, l'arrivée de ce Tchatski !

Elle sort.

SCÈNE 12

Moltchaline, Liza.

MOLTCHALINE. — Comme tu es gaie, Liza ! Tu es si vive !

LIZA. — Laissez-moi, je vous prie. Vous n'avez pas besoin de moi pour faire un couple !

MOLTCHALINE. — Quelle charmante petite frimousse ! Comme je t'aime !

LIZA. — Et ma maitresse ?

MOLTCHALINE. — Elle, je l'aime par devoir, mais toi...

Il veut l'embrasser.

LIZA. — Par ennui ! Ne me touchez pas !

MOLTCHALINE. — Je peux t'offrir deux ou trois choses. J'ai une garniture de toilette, de fabrication très ingénieuse. Un miroir sur le couvercle, et un autre à l'intérieur ; tout autour, des incrustations d'or, un petit coussin orné d'éclats de verre et de nacre ; un étui à aiguilles et des ciseaux si jolis ! Des perles blanches ! Du rouge à lèvres et d'autres pommades. Des flacons de parfums : du réséda, du jasmin.

LIZA. — Vous savez bien que je ne suis pas portée sur les cadeaux. Dites-moi plutôt : pourquoi êtes-vous si discret avec Mademoiselle, et si polisson avec la servante ?

MOLTCHALINE. — Je suis un peu souffrant aujourd'hui. Je vais défaire ce bandage. Viens chez moi à midi, reste un moment, je te raconterai toute la vérité.

Il sort par la porte latérale.

SCÈNE 13

Sofia, Liza.

SOFIA. — Je suis allée chez mon père, il n'y avait personne. Je suis un peu souffrante aujourd'hui, je ne descendrai pas déjeuner. Va trouver Moltchaline et dis-lui de passer me voir.

Elle entre dans sa chambre.

SCÈNE 14

Liza, seule.

LIZA. — Les choses bizarres ne manquent pas, dans cette maison ! Elle court après lui, et lui, après moi ! Et moi... Je suis la seule à craindre l'amour comme la peste ! Et pourtant, comment ne pas aimer ce petit laquais... Pétrouchka !

ACTE III

SCÈNE 1

Tchatski, puis Sofia.

TCHATSKI. — Je vais l'attendre, et je lui ferai avouer. Qui aime-t-elle à la fin ? Moltchaline ? Skalozoub ? Moltchaline était si bête, autrefois !... Une créature pitoyable ! Serait-il devenu intelligent ? Et cet officier, ce minable, ce basson, cette constellation de manœuvres et de mazourkas ! Le destin de l'amour, c'est de jouer à colin-maillard, les yeux bandés ! Quant à moi... (*Entre Sofia.*) C'est vous ? Comme je suis heureux ! Je souhaitais cette rencontre.

SOFIA, *à part.* — Bien à contretemps.

TCHATSKI. — Bien sûr, ce n'est pas moi que vous cherchez.

SOFIA. — Non, ce n'est pas vous que je cherchais.

TCHATSKI. — Puis-je vous demander, et tant pis si c'est indiscret, le nom de celui que vous aimez ?

SOFIA. — Oh, mon Dieu, j'aime tout le monde !

TCHATSKI. — Mais qui en particulier ?

SOFIA. — Plusieurs personnes, des parents.

TCHATSKI. — Vous les aimez tous plus que moi ?

SOFIA. — Certains, oui.

TCHATSKI. — A quoi bon insister ? Tout est déjà décidé. Je n'ai plus qu'à aller me passer la corde au cou. Et elle, elle trouve cela drôle.

SOFIA. — Voulez-vous que je vous parle franchement ? Dès que vous découvrez chez quelqu'un un tout petit côté bizarre, vous vous sentez tout heureux, et aussitôt vous lancez vos pointes... Pourtant, vous-même...

TCHATSKI. — Moi-même ? Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

SOFIA. — Oui ! Ce regard féroce, ce ton violent... Vous avez, vous aussi, un tas de côtés bizarres. Il ne serait pas inutile que vous vous critiquiez un peu vous-même !

TCHATSKI. — Je suis bizarre. Et qui ne l'est pas ? Ceux qui ressemblent à tous les imbéciles, Moltchaline, par exemple...

SOFIA. — L'exemple n'est pas nouveau... Je vois que vous êtes prêt à décharger votre bile sur tout le monde. Eh bien, ne vous gênez pas, je sors.

TCHATSKI *la retient*. — Attendez donc. (*A part :*) Pour une fois, je vais jouer un rôle. (*Haut :*) Abandonnons cette discussion. En ce qui concerne Moltchaline, j'ai tort : peut-être n'est-il plus ce qu'il était il y a trois ans ; bien des changements sont possibles sur la terre. Les gouvernements changent, les climats aussi, et les goûts, et les esprits ! Quelques hommes très importants étaient considérés comme des imbéciles, l'un servait dans l'armée, l'autre faisait métier de poète, un troisième... Je n'ose pas les nommer, mais le monde entier reconnaît que, depuis quelques années, ces personnes sont devenues extrêmement intelligentes. Peut-être Moltchaline aussi a-t-il l'esprit vif, voire génial ! Mais a-t-il en lui cette passion, ce sentiment, cette ardeur qui lui ferait apparaître le monde entier comme de la poussière, comme une chose vaine ? Le monde entier, sauf vous ! Son cœur pourrait-il ne battre que pour vous ? Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il fait, est-ce pour vous servir, pour vous plaire ? Je sens cela, moi, mais je ne peux pas l'exprimer ! Comprenez-vous tout ce qui en ce moment bouillonne en moi, me donne cette émotion, me rend fou ?... Je ne souhaiterais pas cela à mon pire ennemi ! Et lui... Il garde le silence, il baisse la tête ! Bien sûr, il est très calme, les gens de son espèce ne sont jamais pétulants. Dieu sait quel mystère se cache en lui ! Vous lui avez attribué, peut-être, toutes sortes d'idées qui ne lui sont jamais venues à l'esprit. Peut-être, dans votre admiration, lui attribuez-vous une multitude de qualités qu'il n'a jamais possédées. Il n'y peut rien, c'est vous la coupable. Non ! Non ! Admettons qu'il soit intelligent, que son intelligence s'accroisse d'heure en heure... Mais est-il digne de vous ? Je vous le demande ! Et il faut que vous m'en convainquiez pour que je puisse supporter une telle perte. Nous avons grandi ensemble, je suis votre ami, votre frère... Convainquez-moi ! Ensuite, si je ne veux pas devenir fou, je partirai loin d'ici, le plus loin possible, pour refroidir mon ardeur, ne plus penser à l'amour.

Oh ! je saurai bien m'égarer quelque part dans le monde, et oublier, et me divertir.

SOFIA, *à part*. — Voilà ! Sans le vouloir, je lui ai fait perdre l'esprit ! (*Haut :*) Pourquoi vous le cacher ? Moltchaline a risqué tout à l'heure de se casser le bras, et de tout mon cœur, j'ai souffert pour lui. Mais vous, vous ne voulez même pas admettre que l'on soit gentille avec tout le monde, sans distinction ! Et même s'il y a du vrai dans vos soupçons, même si je l'ai défendu avec trop de chaleur, pourquoi êtes-vous incapable de retenir votre langue ? Pourquoi méprisez-vous si ouvertement les gens ? Vous n'épargnez même pas le plus humble... Pourquoi ? Il suffit que quelqu'un prononce le nom de celui-là, aussitôt une cascade de paroles mordantes et de moqueries jaillit de votre bouche. La moquerie ! La moquerie continue ! N'en avez-vous pas assez ?

TCHATSKI. — Oh, mon Dieu, se peut-il que je sois de ceux qui n'ont d'autre but dans la vie que de rire ? Je m'amuse lorsque je rencontre des gens drôles, mais le plus souvent, leur présence m'ennuie.

SOFIA. — Vous avez tort. Tout ce que vous dites là est valable pour les autres, mais si vous aviez l'occasion de vous lier un peu avec Moltchaline, il ne vous ennuerait certainement pas.

TCHATSKI, *avec ardeur*. — Et vous, comment avez-vous pu vous lier à ce point avec lui ?

SOFIA. — Je n'y suis pour rien, Dieu nous a rapprochés. Vous savez, il a gagné l'amitié de tout le monde ici. Cela fait trois ans qu'il travaille chez mon père. Parfois, papa le gronde pour rien. Et lui, il le désarme par son silence. Sa bonté d'âme le pousse à tout pardonner. Du reste, il aurait pu chercher à se divertir... Eh bien non ! Il ne quitte jamais la compagnie de vieillards. Nous, nous folâtrons, nous rions aux éclats ; lui, il passe ses journées avec eux, il joue aux cartes...

TCHATSKI. — Il joue aux cartes des journées entières ! Il garde le silence quand on l'insulte ! (*A part :*) Elle ne l'estime nullement.

SOFIA. — Bien entendu, il n'a pas cet esprit que certains prennent pour le génie, et d'autres pour la peste. Cet esprit vif, brillant et dont on se dégoûte vite, cet esprit qui insulte à mort le monde entier, uniquement pour que le monde parle un peu de lui ! D'ailleurs, un esprit pareil pourrait-il faire le bonheur d'une famille ?

TCHATSKI. — Satire et morale, c'est cela que vous cherchez ? (*A part* :) Elle fait bon marché de lui !

SOFIA. — Enfin, il a des qualités merveilleuses : il cède facilement, il est modeste, silencieux ; jamais une expression inquiète sur son visage, dans son âme aucune méchanceté. Il ne critique pas les autres à tort et à travers. C'est pour toutes ces raisons que je l'aime.

TCHATSKI, *à part*. — Elle fait semblant ! Elle ne l'aime pas ! (*Haut* :) Ne parlons plus de Moltchaline. Et Skalozoub ? Quel régal pour les yeux ! Il défend l'armée de toutes ses forces ! La rectitude de sa stature, son visage, sa voix... un vrai héros !

SOFIA. — Pas pour moi !

TCHATSKI. — Pas pour vous ? Comment savoir ce que vous cherchez ?

SCÈNE 2

Tchatski, Sofia, Liza.

LIZA, *à voix basse*. — Mademoiselle, Alexéï Stépanovitch vient vous voir tout de suite.

SOFIA. — Excusez-moi, je dois partir.

TCHATSKI. — Où donc ?

SOFIA. — Chez le coiffeur.

TCHATSKI. — Il peut attendre.

SOFIA. — Ses fers vont se refroidir.

TCHATSKI. — Tant pis !

SOFIA. — Impossible : nous attendons des visiteurs ce soir.

TCHATSKI. — Eh bien, je resterai sans avoir rien compris. Mais, quand même, permettez-moi d'entrer, ne serait-ce qu'à la dérobée, pour quelques minutes, dans votre chambre. Les murs, l'air qu'on y respire, tout est agréable ! Les souvenirs de ces jours qui ne reviendront plus me réchaufferont, me ranimeront, me reposeront ! Je n'y resterai pas longtemps, juste deux minutes ! Ensuite, j'irai au Club Anglais. Vous savez, j'en fais partie. J'y passerai des jours entiers à décrire l'intelligence de Moltchaline, l'âme de Skalozoub !

Sofia hausse les épaules, entre dans sa chambre, avec Liza qui la suit et ferme sa porte.

SCÈNE 3

Tchatski, puis Moltchaline.

TCHATSKI. — Ah ! Sofia ! Se peut-il qu'elle ait choisi Moltchaline ! Et pourquoi ne deviendrait-il pas son mari ? Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais pour faire des enfants, ce n'est pas tellement nécessaire ! Il est serviable, modeste, il a les joues toutes roses. (*Entre Moltchaline.*) Le voici qui arrive, sur la pointe des pieds. On dirait qu'il a avalé sa langue ! Par quelle sorcellerie a-t-il réussi à se glisser dans son cœur ! (*A Moltchaline* :) Nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous dire deux mots, Alexéï Stépanovitch ! Alors, comment ça va, chez vous ? Pas de chagrin, pas de tristesse !

MOLTCHALINE. — Comme d'habitude, monsieur.

TCHATSKI. — C'est-à-dire ?

MOLTCHALINE. — Au jour le jour, aujourd'hui comme hier.

TCHATSKI. — De la plume aux cartes ? Des cartes à la plume ? Marées hautes et marées basses à heures fixes ? C'est bien ça ?

MOLTCHALINE. — Je fais ce que je peux. Depuis que je travaille aux Archives, j'ai reçu trois médailles.

TCHATSKI. — Les honneurs et la renommée vous ont séduit ?

MOLTCHALINE. — C'est-à-dire... Chacun a ses mérites.

TCHATSKI. — Et les vôtres sont... ?

MOLTCHALINE. — J'en ai deux : la modération, la ponctualité.

TCHATSKI. — Admirable ! Ces deux mérites-là valent plus cher que tous les nôtres !

MOLTCHALINE. — Vous n'avez pas de grade, vous ! Vous n'avez pas réussi dans votre travail ?

TCHATSKI. — Les grades sont octroyés par des hommes, et les hommes peuvent se tromper.

MOLTCHALINE. — Nous avons tous été très étonnés.

TCHATSKI. — Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

MOLTCHALINE. — Nous avons pitié de vous.

TCHATSKI. — C'est trop gentil !

MOLTCHALINE. — Tatiana Iourievna racontait un tas de choses, à son retour de Pétersbourg. Elle parlait de vos relations avec les ministres, et puis de la rupture de ces relations...

TCHATSKI. — Pourquoi s'occupe-t-elle de cela ?

MOLTCHALINE. — Tatiana Iourevna !

TCHATSKI. — Je ne la connais pas, moi !

MOLTCHALINE. — Tatiana Iourevna !

TCHATSKI. — Je ne l'ai jamais rencontrée de ma vie ! J'ai seulement entendu dire que c'était une vieille chipie !

MOLTCHALINE. — Oh, vous parlez certainement d'une autre. Tatiana Iourevna ! Elle est tellement connue ! Tous les employés et fonctionnaires sont ses amis ou parents. Vous devriez, au moins une fois, rendre visite à Tatiana Iourevna.

TCHATSKI. — Et pour quelle raison ?

MOLTCHALINE. — Comme ça. Chez elle, on rencontre souvent un protecteur auquel on ne s'attendait pas.

TCHATSKI. — Il m'arrive de rendre visite aux femmes, mais pas pour ces choses-là !

MOLTCHALINE. — Elle est si aimable, brave, gentille, simple ! Elle donne des bals somptueux de Noël à Pâques. Et en été, elle organise des fêtes dans sa datcha. Vraiment, vous devriez trouver un poste ici, chez nous, à Moscou ! Vous gagneriez des médailles et vous mèneriez une joyeuse vie.

TCHATSKI. — Quand je travaille, je fuis les divertissements. Et quand je veux faire l'imbécile, alors là, je m'amuse à fond. Il y a une foule de gens habiles qui savent combiner ces deux choses, mais je ne suis pas de ceux-là.

MOLTCHALINE. — Veuillez m'excuser, mais, personnellement, je ne vois rien de mal là-dedans. Prenons Foma Fomitch, par exemple. Vous le connaissez ?

TCHATSKI. — Oui, et alors ?

MOLTCHALINE. — Il a été chef de section chez trois ministres. Maintenant on l'a nommé ici.

TCHATSKI. — Comme c'est beau ! Un homme sans valeur, totalement insignifiant !

MOLTCHALINE. — Est-ce possible ? Ici, tout le monde admire son style. Vous ne l'avez jamais lu ?

TCHATSKI. — Je ne lis pas de bêtises, moi. Surtout pas les chefs-d'œuvre de la bêtise !

MOLTCHALINE. — Moi, je l'ai lu avec plaisir. Bien sûr, je ne suis pas écrivain.

TCHATSKI. — Cela se voit, d'ailleurs !

MOLTCHALINE. — Je n'ose pas formuler une opinion personnelle.

TCHATSKI. — Pourquoi donc ?

MOLTCHALINE. — A mon âge, on ne doit pas avoir d'opinion.

TCHATSKI. — Voyons, nous ne sommes plus des enfants, vous et moi. Pourquoi n'avoir de respect que pour les opinions des autres ?

MOLTCHALINE. — Parce que nous devons bien dépendre des autres.

TCHATSKI. — Pourquoi le devons-nous ?

MOLTCHALINE. — Parce que nos grades sont encore modestes.

TCHATSKI, *presque à haute voix*. — Avec de tels sentiments, avec une âme pareille, il est aimé ! Oh non ! Elle m'a menti, elle s'est moquée de moi !

SCÈNE 4

Le soir. Toutes les portes sont grandes ouvertes, sauf celle qui donne dans la chambre de Sofia. En perspective, on aperçoit plusieurs salles illuminées. Des laquais s'affairent.

LE LAQUAIS PRINCIPAL. — Eh ! Filka ! Fomka ! Allons, un peu plus vite ! Les tables pour le jeu, de la craie, des torchons, des bougies ! (*Il frappe à la porte de Sofia.*) Liza, avertissez vite Mademoiselle. Nathalia Dmitriévna et son mari sont arrivés. Et une autre voiture vient de s'arrêter devant la porte.

Tout le monde sort. Tchatski reste seul.

SCÈNE 5

Tchatski, Nathalia Dmitriévna (une jeune dame).

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oh, est-ce que je me trompe ?...

Non, c'est lui, je le reconnais. C'est vous, Alexandre Andréïévitch !

TCHATSKI. — Vous m'examinez de la tête aux pieds avec l'air de douter. Se peut-il que trois années m'aient changé à ce point ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Je vous croyais très loin de Moscou. Y a-t-il longtemps que vous êtes de retour ?

TCHATSKI. — Je viens d'arriver.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Vous comptez rester longtemps ?

TCHATSKI. — On verra. Mais vous, vous avez tellement changé ! Comment ne pas vous admirer ? Vous êtes devenue un peu moins maigre, et beaucoup plus ravissante ! Vous paraissez plus jeune, plus fraîche. Vos yeux brillants, vos joues toutes roses, votre sourire charmant, cet air espiègle...

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Je me suis mariée.

TCHATSKI. — Il fallait le dire plus tôt !

NATHALIA DMITRIÉVNA. — J'ai un mari adorable. Il vient tout de suite. Je vais vous présenter à lui. Vous voulez bien ?

TCHATSKI. — Avec plaisir.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Je suis sûre qu'il vous plaira. Regardez-le, et vous verrez !

TCHATSKI. — Je vous crois d'avance, puisque c'est votre mari.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oh, non. Il faut le juger uniquement d'après son caractère, son intelligence. Platon Mikhaïlovitch, mon chéri, mon trésor ! Il est à la retraite, maintenant, il a servi dans l'armée. Tous ceux qui l'ont connu autrefois affirment qu'avec son courage, ses capacités, s'il n'avait pas abandonné la carrière, il serait devenu à coup sûr le Commandant de Moscou !

SCÈNE 6

Tchatski, Nathalia Dmitriévna, Platon Mikhaïlovitch.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Voici mon Platon Mikhaïlovitch !

TCHATSKI. — Ah ! C'est un vieil ami ! Il y a longtemps que nous nous connaissons. Quel hasard !

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Salut, Tchatski, mon vieux ! Ça va ?

TCHATSKI. — Mon cher Platon... Ça va très bien ! Et toi, tu es sur la bonne voie, tu mérites des éloges.

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Comme tu vois, mon vieux, je me suis marié et je suis devenu Moscovite.

TCHATSKI. — Alors tu as délaissé le tumulte de la caserne, les camarades et les frères. Tu mènes une vie paisible et indolente.

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Non, j'ai quand même certaines occupations. J'apprends à jouer de la flûte : le duo a-mol.

TCHATSKI. — Oui ! Ce duo-là, tu l'apprenais déjà il y a cinq ans. Mais les femmes admirent beaucoup les maris persévérants !

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Mon vieux, si tu te maries un jour, rappelle-toi ce que je te dis : l'ennui te fera chanter toujours la même chanson.

TCHATSKI. — L'ennui ! C'est toi qui prononces ce mot ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Mon Platon Mikhaïlovitch est attiré par toutes sortes d'occupations qu'il n'a plus : les exercices, les revues, le manège... Parfois, le matin, il s'ennuie...

TCHATSKI. — Et qui t'oblige, cher ami, à ne rien faire ? Retourne au régiment. On te donnera un escadron. Tu es officier supérieur ou simple officier ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Mon Platon Mikhaïlovitch a une santé tellement fragile !

TCHATSKI. — Une santé fragile ? Depuis quand ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Il a un rhumatisme chronique et des migraines.

TCHATSKI. — Il devrait se remuer un peu plus. Va à la campagne, dans une région chaude. Monte à cheval plus souvent. La campagne, en été, c'est un vrai paradis.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Platon Mikhaïlovitch préfère la ville, Moscou. Pourquoi irait-il gâcher ses jours dans un coin perdu ?

TCHATSKI. — Tu préfères rester à Moscou, en ville ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te rappelles ce que tu disais autrefois ?

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Eh oui, mon vieux, maintenant, ce n'est plus pareil.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oh, mon chéri ! Il fait si frais ici, on gèle ! Et toi, tu as déboutonné ton gilet !

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Maintenant, mon vieux, je ne suis plus le même...

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Pour une fois, mon chéri, écoute-moi, referme vite ce gilet.

PLATON MIKHAÏLOVITCH, *avec sang-froid*. — Tout de suite.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Ecarte-toi un peu de ces portes. Tu reçois des courants d'air terribles dans le dos.

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Maintenant, mon vieux, je ne suis plus le même...

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Mon ange, pour l'amour de Dieu, éloigne-toi un peu de la porte !

PLATON MIKHAÏLOVITCH, *les yeux au ciel*. — Sainte Vierge !

TCHATSKI. — Ce n'est pas croyable ! Tu as tellement changé, en si peu de temps ! La dernière fois que je t'ai vu, c'était au régiment. Dès le matin, tu mettais le pied à l'étrier, et en route ! Le vent d'automne pouvait souffler dans le même sens que toi ou contre toi, tu t'en fichais.

PLATON MIKHAÏLOVITCH, *avec un soupir*. — Oui, mon vieux. La vie était bien agréable en ce temps-là.

SCÈNE 7

Les mêmes, le Prince Tougooukhovski, sa femme et leurs six filles.

NATHALIA DMITRIÉVNA, *d'une voix aiguë*. — Prince Piotre Iliitch ! Princesse ! Oh, mon Dieu ! Princesse Zizi ! Mimi !

Baisers bruyants ; elles s'asseyent et s'observent l'une l'autre, de la tête aux pieds.

LA PREMIÈRE FILLE. — Quelle coupe merveilleuse !

LA DEUXIÈME FILLE. — Quels plis !

LA PREMIÈRE FILLE. — Ces franges !

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Et si vous aviez vu mon tralala en satin !...

LA TROISIÈME FILLE. — Mon « cousin » (1) m'a offert une « écharpe » (1) !

1. — En français dans le texte. N.D.T.

LA QUATRIÈME FILLE. — Ah oui ! en barège !

LA CINQUIÈME FILLE. — Oui ! C'est une merveille !

LA SIXIÈME FILLE. — Oh ! comme elle est belle !

LA PRINCESSE. — Chut ! Qui est ce monsieur, dans le coin ? Il nous a salués quand nous sommes entrés.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Il vient d'arriver à Moscou. Tchatski.

LA PRINCESSE. — Officier en retraite ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oui. Il était parti en voyage, il est rentré tout récemment.

LA PRINCESSE. — Célibataire ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oui. Il n'est pas marié.

LA PRINCESSE. — Prince, prince, par ici. Vite !

LE PRINCE, *tournant vers elle son cornet acoustique*. — Hmm ?

LA PRINCESSE. — Va vite inviter ce monsieur, pour jeudi soir. Nathalia Dmitriévna le connaît. Tu le vois ?

LE PRINCE. — Hmm !

Il va vers Tchatski, tourne autour de lui, toussote.

LA PRINCESSE. — Eh oui ! Les enfants aiment aller au bal. Et papa leur cherche partout des cavaliers. On en trouve de moins en moins. Il a un poste à la Cour ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Non.

LA PRINCESSE. — Il est riche ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Oh non !

LA PRINCESSE, *criant aussi fort qu'elle le peut*. — Prince ! Prince ! Reviens !

SCÈNE 8

Les mêmes, les Comtesses Khrioumine (la grand-mère et la petite-fille).

LA JEUNE COMTESSE. — Ah ! « grand-maman » (1) ! Il ne fallait pas arriver si tôt ! Nous sommes les premières !

Elle passe dans la pièce à côté.

1. — En français dans le texte. N.D.T.

LA PRINCESSE. — Ce qu'elle peut être mal élevée ! Elle dit qu'elles sont les premières, comme si nous n'existions pas, nous ! Elle est méchante ! Parce qu'elle est restée vieille fille ! Que Dieu lui pardonne !

LA JEUNE COMTESSE, qui est revenue, regarde Tchatski avec son lorgnon. — « Monsieur » (1) Tchatski ! Vous, à Moscou ! Vous n'avez pas changé du tout !

TCHATSKI. — Pourquoi aurais-je changé ?

LA JEUNE COMTESSE. — Vous êtes revenu célibataire ?

TCHATSKI. — Qui puis-je épouser ?

LA JEUNE COMTESSE. — Dans les pays étrangers, ce n'est pas un problème ! Plusieurs hommes de notre pays, sans y regarder de trop près, ont épousé là-bas des filles qui travaillaient dans des magasins de modes. Et, par la force des choses, nous sommes devenus parents avec ces filles.

TCHATSKI. — Malheureuses ! Celles qui imitent ces modistes ont-elles le droit de les mépriser ? Et peut-on mépriser ceux qui ont préféré aux copies les originaux ?

SCÈNE 9

Les mêmes et une multitude d'autres invités ; entre autres : Zagoretski. Des hommes apparaissent, flânent par-ci par-là, s'éloignent, errent de pièce en pièce... Sofia sort de sa chambre ; tout le monde va vers elle.

LA JEUNE COMTESSE. — « Eh bonsoir ! Vous voilà ! Jamais trop diligente. Vous nous donnez toujours le plaisir de l'attente » (1).

ZAGORETSKI, à Sofia. — Avez-vous un billet pour le spectacle de demain ?

SOFIA. — Non.

ZAGORETSKI. — Permettez-moi de vous en offrir un. Personne d'autre n'aurait pu vous rendre ce service, car il n'en restait plus. Ah, comme je me suis démené ! Au guichet, on m'a répondu : « C'est complet ». Dès l'aube, à six heures, j'ai foncé chez le directeur, un copain. Rien à faire ! Depuis la veille au soir, personne n'avait pu trouver un billet. J'ai

1. — En français dans le texte. N.D.T.

couru chez un tas de gens, je les ai tarabustés, et enfin, j'ai arraché celui-là, de force, à un vieillard débile. Un ami. Il adore rester chez lui, tout le monde le sait. Eh bien, qu'il y passe une soirée de plus, tranquillement.

SOFIA. — Je vous remercie pour le billet, et plus encore pour le dérangement.

Arrivent encore quelques personnes. Entre temps, Zagoretski s'est approché d'un groupe d'hommes.

ZAGORETSKI. — Platon Mikhaïlovitch...

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Fiche-moi la paix ! Va auprès des femmes, raconte-leur des mensonges, embête-les. Je pourrais raconter sur toi une vérité plus abominable que tous les mensonges. Voilà, mon vieux, (*A Tchatski :*) je te présente ce monsieur. Comment peut-on, sans être grossier, sans manquer de délicatesse, qualifier ce genre d'homme ? C'est un homme du monde, un escroc fieffé, un fripon : Anton Antonovitch Zagoretski ! Sois prudent devant lui ; il excelle en commérage ; si tu joues aux cartes, ne te mets pas avec lui, il te trahira.

ZAGORETSKI. — C'est un original ! Un peu hargneux, mais sans rancune.

TCHATSKI. — La rancune doit vous sembler une drôle de chose. Vous êtes malhonnête, mais les consolations ne manquent pas. Ici, on vous insulte, là on vous complimente !

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Oh non, mon vieux ! Chez nous on insulte les gens, mais on les reçoit quand même.

Zagoretski se mêle à la foule.

SCÈNE 10

Les mêmes, Khlestova.

KHLESTOVA. — Crois-tu qu'il me soit facile, à soixante-cinq ans, de me traîner jusque chez toi, ma petite nièce ?... Un vrai supplice !... J'ai mis une heure pour arriver de Pokrovki, je n'en peux plus ! Quelle nuit effroyable ! Pour ne pas trop m'ennuyer en route, j'ai amené cette servante arabe et la chienne. Mon enfant, dis qu'on leur donne quelque chose à manger, des restes du repas. Bonsoir, princesse ! (*Elle s'assied :*) Eh bien, ma petite Sofia, ma chérie, comment trouves-tu ma servante arabe ? Cheveux crépus !

Une bosse sur le dos ! L'air maussade ! Des manières de chatte ! Et comme elle est noire ! Et comme elle fait peur ! Quand on pense que Dieu a pu créer une race pareille ! Un vrai diable ! Elle est en ce moment à l'office, avec les bonnes ! Tu veux que je la fasse appeler ?

SOPIA. — Non. Une autre fois.

KHLESTOVA. — Figure-toi que là-bas on les vend, comme des animaux. J'ai appris qu'il y avait... une ville turque... Et sais-tu qui me l'a trouvée ? Anton Antonovitch Zagoretski. (*Zagoretski apparaît.*) Tu sais, ce menteur, ce joueur, ce voleur ! (*Zagoretski disparaît.*) Il m'est arrivé de lui fermer la porte au nez. Mais il sait si bien se rendre utile : il a rapporté du marché deux servantes arabes, l'une pour moi, l'autre pour ma sœur Praskovia. Il dit qu'il les a achetées, mais peut-être les a-t-il gagnées aux cartes. Enfin, c'était un cadeau pour moi, le reste ne me regarde pas ! Qu'il vive en bonne santé !

TCHATSKI, *riant aux éclats, à Platon Mikhaïlovitch.* — Quelle santé résisterait à des compliments pareils ! Zagoretski lui-même n'a pas pu les supporter. Il a disparu.

KHLESTOVA. — Qui est cet homme si gai ? Comment s'appelle-t-il ?

SOPIA. — Celui-là ? Tchatski.

KHLESTOVA. — Ah oui ? Qu'est-ce qu'il a trouvé si drôle ? Pourquoi est-il si joyeux ? Pourquoi ce rire ? C'est un péché que de se moquer de la vieillesse ! Je me rappelle, lorsque tu étais enfant, tu dansais souvent avec lui. Je lui tirais parfois les oreilles. Pas assez, je vois.

SCÈNE 11

Les mêmes, Famoussov.

FAMOUSOV, *d'une voix retentissante.* — Nous attendons le Prince Piotre Iliitch... Et le Prince est déjà là ! Et moi qui l'attendais dans l'autre salle ! Où est donc Skalozoub, Serguëï Serguëïévitch ? Hein ? Il n'est pas là, je crois qu'il n'est pas là. Il n'est pas homme à passer inaperçu. Serguëï Serguëïévitch Skalozoub.

KHLESTOVA. — Oh, mon Seigneur ! On deviendrait sourd, avec toi ! Ta voix fait plus de bruit que toutes les trompettes du monde.

SCÈNE 12

Les mêmes, Skalozoub, puis Moltchaline.

FAMOUSOV. — Serguëï Serguëïévitch, vous êtes en retard. Et nous qui vous attendions avec impatience ! (*Il l'emène vers Khlestova.*) Ma belle-sœur, voici celui dont je vous parle depuis si longtemps.

KHLESTOVA, *assise.* — Vous étiez ici autrefois, il me semble... dans ce régiment... de grenadiers ?

SKALOZOUB, *d'une voix de basse.* — Vous voulez dire, au régiment des nouveaux mousquetaires de Sa Majesté ?

KHLESTOVA. — Je ne connais pas grand-chose aux régiments.

SKALOZOUB. — Pourtant, il y en a, des différences : les passe-pois, les pattes d'épaules, les pattes de col ne sont les mêmes nulle part.

FAMOUSOV. — Venez, petit père, nous allons nous amuser un peu à côté. On y fait une bien curieuse partie de whist. Suivez-nous, Prince, je vous en prie.

Il emmène Skalozoub et le Prince.

KHLESTOVA, *à Sofia.* — Ouf ! Il est parti ! Quel soulagement ! Ton père est vraiment bizarre... Il vous présente un colosse, sans vous demander si cela vous plaît ou non !

MOLTCHALINE *lui tend une carte.* — J'ai trouvé vos partenaires : Monsieur Cock, Foma Fomitch et moi.

KHLESTOVA. — Merci, cher ami.

Elle se lève.

MOLTCHALINE. — Votre loulou ! C'est un loulou charmant ! Pas plus grand qu'un dé à coudre. Je ne me lassais pas de le caresser... Quels poils ! On dirait de la soie !

KHLESTOVA. — Merci, mon enfant !

Elle sort. Moltchaline et beaucoup d'autres la suivent.

SCÈNE 13

Tchatski, Sofia et quelques autres invités qui, pendant la scène suivante, passent dans d'autres pièces.

TCHATSKI. — Enfin ! Il a dissipé les nuages.

SOFIA. — Ne pourriez-vous pas mettre fin à vos railleries ?

TCHATSKI. — Vous avez peur ? De quoi ? Je voulais faire son éloge, parce qu'il a su calmer une invitée en colère.

SOFIA. — Mais vous auriez terminé par un mot méchant.

TCHATSKI. — Voulez-vous que je vous dise ce que je pensais ? Voilà : Toutes ces vieilles sont toujours en fureur. Il est bon qu'un bon serviteur soit ici, près d'elles, en guise de paratonnerre. Moltchaline ! Qui d'autre saurait si gentiment rétablir l'ordre ? Tantôt il caressera le chien au moment voulu, tantôt il apportera la carte au bon moment... Bref, Zagoretski aura en lui un successeur ! Tout à l'heure, vous m'avez énuméré ses qualités, mais vous en avez oublié pas mal. N'est-ce pas ?

Il sort.

SCÈNE 14

Sofia, puis Monsieur N.

SOFIA, à elle-même. — Ah ! Cet homme m'énerve toujours terriblement. Il aime vexer les gens, les railler, il est jaloux, orgueilleux et méchant !

MONSIEUR N. *s'approche.* — Vous êtes songeuse.

SOFIA. — Je songe à Tchatski.

MONSIEUR N. — Comment l'avez-vous trouvé à son retour ?

SOFIA. — Pas tout à fait normal.

MONSIEUR N. — Serait-il devenu fou ?

SOFIA, après un silence. — Pas tout à fait quand même...

MONSIEUR N. — Mais il y a des indices...

SOFIA *le regarde fixement.* — Il me semble.

MONSIEUR N. — Est-ce possible ? A son âge !

SOFIA. — Que faire ? (*A part :*) Il est prêt à me croire ! Ah, Tchatski ! Vous qui aimez tourner tout le monde en ridicule, vous plairait-il qu'on fasse de même avec vous ?

Elle sort.

SCÈNE 15

Monsieur N., puis Monsieur D.

MONSIEUR N. — Il a perdu l'esprit !... Elle le croit ! En

voilà une bonne ! Ce n'est pas pour rien que... Peut-être... Pourquoi l'aurait-elle inventé ?... Tu as entendu ?

MONSIEUR D. — Quoi ?

MONSIEUR N. — Ce qu'on dit de Tchatski ?

MONSIEUR D. — Mais quoi ?

MONSIEUR N. — Il est devenu fou !

MONSIEUR D. — Balivernes !

MONSIEUR N. — Ce n'est pas moi qui dis cela ! Ce sont les autres !

MONSIEUR D. — Et tu es tout heureux de le répéter ?

MONSIEUR N. — Je vais me renseigner. Peut-être y a-t-il quelqu'un qui en sait plus long.

Il sort.

SCÈNE 16

M. D., puis Zagoretski.

MONSIEUR D. — Comment croire ce bavard ? Il entend dire une bêtise et il la répète aussitôt ! Tu as entendu... à propos de Tchatski ?

ZAGORETSKI. — Quoi ?

MONSIEUR D. — Il est devenu fou !

ZAGORETSKI. — Ah oui, je le sais, je m'en souviens, j'en ai entendu parler. Comment ne le saurais-je pas ? Il s'est même passé une chose : pendant un certain temps son oncle l'a caché. On l'a attrapé, et on l'a enfermé à l'asile, complètement enchaîné.

MONSIEUR D. — Voyons, il était là, dans cette pièce, il y a un instant.

ZAGORETSKI. — C'est qu'on l'a libéré de ses chaînes, qu'on l'a relâché.

MONSIEUR D. — Eh bien, mon vieux, avec toi, on n'a pas besoin de journaux. Je vais de ce pas m'informer partout ! Mais pour l'instant, motus ! C'est un secret !

SCÈNE 17

Zagoretski, puis la jeune Comtesse.

ZAGORETSKI. — Qui est ce Tchatski, déjà ? Le nom me dit

quelque chose. Autrefois, je connaissais un certain Tchatski. Avez-vous entendu parler de lui ?

LA JEUNE COMTESSE. — De qui ?

ZAGORETSKI. — De Tchatski. Il était dans cette pièce, à l'instant.

LA JEUNE COMTESSE. — Je le connais. J'ai même parlé avec lui.

ZAGORETSKI. — Eh bien, je vous félicite : il est fou...

LA JEUNE COMTESSE. — Quoi ?

ZAGORETSKI. — Oui, il est devenu fou.

LA JEUNE COMTESSE. — Je m'en étais aperçue, figurez-vous ! Je l'aurais parié ! J'ai eu exactement la même idée que vous.

SCÈNE 18

Les mêmes, la vieille Comtesse.

LA JEUNE COMTESSE. — « Ah ! grand'maman ! » (1). Quelle nouvelle ! Vous n'avez pas entendu ce qui se passe ici ! Quel malheur ! Ecoutez ! Une chose inouïe ! C'est charmant !

LA VIEILLE COMTESSE. — Mon enfant, j'ai les oreilles bouchées, parle-moi un peu plus fort.

LA JEUNE COMTESSE. — Je n'ai pas le temps ! (*Montrant Zagoretski :*) « Il vous dira toute l'histoire » (1). Je vais m'informer...

Elle sort.

SCÈNE 19

Zagoretski, la vieille Comtesse.

LA VIEILLE COMTESSE. — Quoi ? Quoi ? Y aurait-il le feu ici ?

ZAGORETSKI. — Non. C'est Tchatski qui a provoqué tout ce remue-ménage.

LA VIEILLE COMTESSE. — Comment, Tchatski ? Mis en cage ? Mais par qui ?

1. — En français dans le texte. N.D.T.

ZAGORETSKI. — Dans les montagnes, il s'est blessé au front, et cette blessure l'a rendu fou.

LA VIEILLE COMTESSE. — Quoi ? Chez les francs-maçons ! Dans leur club ? Il a passé aux musulmans !...

ZAGORETSKI. — Allez donc lui expliquer quelque chose !
Il sort.

LA VIEILLE COMTESSE. — Anton Antonovitch ! Oh ! Comme il est pressé ! Tout le monde a peur, tout le monde court !

SCÈNE 20

La vieille Comtesse, le Prince Tougooukovski.

LA VIEILLE COMTESSE. — Prince ! Prince ! Oh, ce prince ! Il tient à peine debout, et il court encore les bals. Prince, vous avez entendu ?

LE PRINCE. — Hmm ?

LA VIEILLE COMTESSE. — Il n'entend rien. Tout à l'heure, il y avait ici le chef de police. Vous l'avez vu, au moins.

LE PRINCE. — Hmm ?

LA VIEILLE COMTESSE. — Prince, qui donc a emmené Tchatski en prison ?

LE PRINCE. — Hmm ?

LA VIEILLE COMTESSE. — On lui a donné un coupe-choux et un havresac, et puis en route pour le régiment ! Ce n'est pas une plaisanterie ! Il a violé la loi !

LE PRINCE. — Hmm.

LA VIEILLE COMTESSE. — Oui... Il s'est fait musulman ! Ah ! maudit voltairien ! Quoi ? Hein ? Vous êtes sourd, petit père ? Tendez donc votre cornet. Oh ! la surdité est un grand défaut.

SCÈNE 21

Les mêmes, Khlestova, Sofia, Moltchaline, Platon Mikhaïlovitch, Nathalia Dmitriévna, la jeune Comtesse, La Princesse avec ses filles, Zagoretski, Skalozoub, Famossov et plusieurs autres invités.

KHLESTOVA. — Il est devenu fou ! Voyez-moi ça ! Par quel hasard ? Et si brusquement ! Sofia, tu as entendu ça, toi ?

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Qui s'en est aperçu le premier ?

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Ah, mon ami ! Tout le monde !

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Si tout le monde en parle, il faut bien le croire. Mais quand même, je suis un peu sceptique.

FAMOUSOV, *entrant*. — De qui parlez-vous ? De Tchatski ? Pourquoi être sceptique ? Je l'ai remarqué le premier, moi ! D'ailleurs, j'étais tout étonné de le voir en liberté. Depuis longtemps, on aurait dû le ligoter. Essayez de lui parler politique, vous verrez tout ce qu'il vous sortira ! Pour peu qu'on salue quelqu'un, qu'on s'incline légèrement, serait-ce devant une personne de la Cour, il vous traite aussitôt de lâche !

KHLESTOVA. — En plus, il a le rire facile. J'ai dit tout à l'heure quelque chose, il a éclaté de rire.

MOLTCHALINE. — Il m'a déconseillé de travailler aux Archives de Moscou.

LA JEUNE COMTESSE. — Il m'a traitée de modiste !

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Et à mon mari, il a conseillé de vivre à la campagne.

ZAGORETSKI. — Il est fou, tout le prouve !

LA JEUNE COMTESSE. — Je l'ai senti à son regard.

FAMOUSOV. — Il a hérité ce mal de sa mère, la défunte Anna Alexéïévna, qui a huit fois perdu l'esprit.

KHLESTOVA. — Il se passe dans ce monde des choses incroyables ! A son âge, devenir fou ! Il a dû trop boire pour son âge !

LA PRINCESSE. — Oh oui ! C'est vrai !

LA JEUNE COMTESSE. — Sans aucun doute.

KHLESTOVA. — Il en avalait, du champagne ! De grands verres !

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Des bouteilles, de grandes bouteilles !

ZAGORETSKI, *avec ardeur*. — Non, des tonneaux, de grands tonneaux !

FAMOUSOV. — Et alors ? Quel mal y a-t-il à ce qu'un homme boive un peu trop ! L'instruction... voilà le vrai fléau ! L'érudition, voilà la grande coupable ! Si, de nos jours, il y a de plus en plus d'hommes, d'actions et d'opinions insensés, c'est à cause de l'érudition.

KHLESTOVA. — Vraiment, on peut devenir fou, uniquement à cause de ces passions, de ces écoles, de ces... comment les appelle-t-on déjà... de ces lycées... et de cet enseignement mutuel de Lancarter (1).

LA PRINCESSE. — A Pétersbourg, il y a un institut de... « de pé-da-go-gie », je crois. Les professeurs y sont formés dans un esprit de révolte et d'irrégion ! Un de mes parents a étudié chez eux. Sorti de là, il serait tout juste bon à travailler comme apprenti dans une pharmacie ! Il fuit les femmes ; même moi, il me fuit ! Il ne s'intéresse qu'aux grades ! Il est chimiste, il est botaniste. Le Prince Fiodor ! Mon neveu !

SKALOZOUB. — Je vais vous annoncer une bonne nouvelle : le bruit court qu'il y a un nouveau projet concernant les lycées, les écoles, les gymnases : on va y enseigner comme de notre temps... Et les livres, on les réservera pour les grandes occasions.

FAMOUSOV. — Non, Serguëï Serguëïévitch ! Il faut mettre fin à cela : rassembler tous les livres et les brûler !

ZAGORETSKI, *avec douceur*. — Non, tous les livres ne sont pas pareils ! Et, entre nous soit dit, si j'étais nommé censeur, je condamnerais les fables. Oh ! les fables, c'est mon cauchemar ! Elles se moquent sans arrêt des lions, des aigles. Et, quoi qu'on en dise, ce sont bien des animaux, mais des rois, dans leur genre.

KHLESTOVA. — Mes petits pères, quand quelqu'un n'est pas sain d'esprit, peu importe si cela provient des livres ou de la boisson. J'ai tout de même pitié de Tchatski. En tant que chrétiens, nous devons le plaindre. C'était un homme intelligent, il avait trois cents âmes.

FAMOUSOV. — Quatre cents.

KHLESTOVA. — Trois, mon bon.

FAMOUSOV. — Quatre cents.

KHLESTOVA. — Non, trois cents.

FAMOUSOV. — Dans mon « almanach »...

1. — Déformation de Lancaster. N.D.T.

KHLESTOVA. — Dans les « almanachs », on met n'importe quoi.

FAMOUSOV. — Quatre cents, exactement ! Oh ! C'est qu'elle aime contredire !

KHLESTOVA. — Non ! Trois cents ! Comme si je pouvais ignorer ce que possèdent les autres !

FAMOUSOV. — Quatre cents ! Ne discutez plus !

KHLESTOVA. — Non, trois cents, trois cents, trois cents !

SCÈNE 22

Les mêmes, Tchatski.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Le voilà.

LA JEUNE COMTESSE. — Chut !

Tous. — Chut !

Tout le monde recule.

KHLESTOVA. — Et si l'envie de se battre le prenait ! Avec ces yeux fous ! S'il nous demande compte de...

FAMOUSOV. — Oh Seigneur ! Aie pitié de nous, pauvres pécheurs ! (*Craintivement* :) Cher ami ! Tu n'es pas dans ton assiette ! La fatigue de la route... Tu as besoin de sommeil. Donne ton pouls. Tu es vraiment malade.

TCHATSKI. — Oui, je n'en peux plus. Un million de tourments me harcèlent. J'ai la poitrine écrasée par les embrasades, les pieds meurtris à force de traîner, les oreilles fatiguées par les exclamations, et surtout la tête cassée par toutes ces bêtises ! (*Il s'approche de Sofia.*) Ici, j'ai le cœur serré par je ne sais quel chagrin, et dans la foule je ne suis plus moi-même. Non ! Je ne suis pas satisfait de Moscou.

KHLESTOVA. — Voyez-vous cela ! C'est Moscou, la coupable !

FAMOUSOV. — Ecartez-vous de lui. (*Il fait des signes à Sofia.*) Eh, Sofia ! Elle ne me voit pas !

SOFIA, à Tchatski. — Dites-moi, qu'est-ce qui vous met ainsi en colère ?

TCHATSKI. — Dans l'autre pièce, une rencontre sans importance : un petit Français de Bordeaux s'égosillait au milieu de tout un groupe. Il racontait comment il avait pré-

paré son voyage en Russie, ce pays de barbares, la peur dans l'âme, les larmes aux yeux. Il est donc arrivé, et il a découvert ici des plaisirs sans bornes. Pas un mot de russe, pas un visage russe ! Il s'est senti sans sa patrie, chez ses amis, dans une province de sa France ! Il se sentait ce soir, ici, une sorte de petit souverain : nos dames parlent comme chez lui, s'habillent comme dans son pays... Il en était tout ravi, mais pas nous ! Il s'est tu. Aussitôt, ont fusé de toutes parts des gémissements, des plaintes, des cris nostalgiques : « Oh ! la France ! Il n'y a pas au monde un plus beau pays ! » disaient deux sœurs, deux princesses, répétant la leçon apprise dès leur enfance ! Comment nous débarrasser des princesses ! J'ai émis le vœu modeste — mais je l'ai dit à haute voix — que le Seigneur détruise cet esprit malsain d'imitation vaine, servile, aveugle ; qu'il allume un feu sacré dans l'âme de quelqu'un dont les paroles et l'exemple, telles des rênes solides, nous retiendraient de tomber dans cette admiration pitoyable pour tout ce qui est étranger. Qu'on me traite, si l'on veut, de vieux croyant. Mais notre Nord me paraît cent fois pire depuis qu'il a tout sacrifié à la nouvelle mode, et les mœurs, et la langue, et nos saintes traditions, et troqué nos habits pleins de majesté contre des tenues de clown... Une queue dans le dos, une fente bizarre devant, des choses dépourvues de sens, et contraires à la nature. Les mouvements deviennent malhabiles, le visage s'enlaidit. Et ces mentons ridicules, rasés, gris ! Et les esprits eux-mêmes, pour imiter les costumes et les cheveux, se sont complètement rétrécis ! Ah ! si nous sommes destinés à imiter les autres, imitons au moins ces Chinois, qui ignorent si intelligemment les étrangers. Pourrions-nous échapper un jour à la tyrannie de la mode étrangère ? Faire que notre peuple intelligent et vif, en nous entendant parler, ne nous prenne plus pour des allemands ! Quelqu'un a bredouillé devant moi : « Comment mettre en parallèle ce qui est européen et ce qui est national ? Cela paraît bizarre ! Comment traduiriez-vous « madame » (1) et « mademoiselle » (1) ? A ce moment-là, figurez-vous, tout le monde a ri pour se moquer de moi : « Madame en russe ! Mademoiselle en russe ! Que c'est drôle ! Que c'est dégoûtant ! » Moi, fou de colère, et acceptant tous les risques, j'étais prêt à leur lancer une réponse foudroyante, mais ils m'ont tous laissé tomber... Voilà donc un incident qui m'est arrivé, un parmi tant d'autres... A Moscou, à Pétersbourg, dans toute la Russie, dès qu'un homme de Bordeaux se met à parler,

1. — En français dans le texte. N.D.T.

il a le bonheur d'obtenir l'approbation de toutes les princesses... Et à Pétersbourg comme à Moscou, celui qui se déclare ennemi des personnes, des manières, des mots précieux importés de l'étranger, et qui a le malheur de garder en tête quelques idées saines, et qui ose le déclarer à haute voix... celui-là remarque tout à coup...

Il se retourne. Tous les invités valsent avec entrain. Les vieillards sont autour des tables de jeu.

ACTE IV

L'entrée principale de la maison de Famoussov ; un grand escalier menant au premier étage et qui communique avec plusieurs autres escaliers latéraux venant de l'entresol. En bas, côté jardin, la porte de la rue et la loge du suisse ; côté cour, sur le même plan, la chambre de Moltchaline. C'est la nuit. La scène est dans la pénombre. Quelques laquais s'affairent, d'autres dorment en attendant leur maître.

SCÈNE 1

La vieille Comtesse, la jeune Comtesse, précédées de leur laquais.

LE LAQUAIS. — Le carrosse de la Comtesse Khrioumina !

LA JEUNE COMTESSE, pendant qu'on lui met son châle sur les épaules. — Quel bal ! Ah ! Ce Famoussov ! Où a-t-il déniché des invités pareils ! De vrais monstres sortis de l'enfer ! Personne pour discuter, personne pour danser.

LA VIEILLE COMTESSE. — Partons, ma petite, vraiment, je n'en peux plus. Un jour on me verra sortir du bal pour aller droit dans ma tombe.

Elles sortent.

SCÈNE 2

Platon Mikhaïlovitch et Nathalia Dmitriévna ; un laquais s'affaire auprès d'eux, un autre crie sur le seuil :

LE LAQUAIS. — La voiture des Goritch !

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Mon ange, ma vie, mon trésor, mon âme, mon Popoche, pourquoi as-tu l'air abattu ? (*Elle l'embrasse sur le front.*) Avoue que nous nous sommes bien amusés chez les Famoussov.

PLATON MIKHAÏLOVITCH. — Natacha, petite mère, ces bals me donnent sommeil, je n'ai aucune envie d'y venir, mais comme je suis ton serviteur, je ne veux pas te contrarier. Pour te faire plaisir, je veille jusqu'à minuit, et malgré toute ma tristesse je t'obéis, et je danse.

NATHALIA DMITRIÉVNA. — Tu joues la comédie, mais tu n'y parviens pas. Tu as une envie folle de passer pour un vieillard.

Elle sort avec le laquais.

PLATON MIKHAÏLOVITCH, *avec sang-froid.* — Le bal est une chose agréable, ce qui est amer, c'est la servitude. Qui donc nous oblige à nous marier ! Mais on a bien raison de dire que le destin, on n'y échappe pas !

LE LAQUAIS, *sur le seuil.* — Madame est dans la voiture, et elle daigne s'impatienter.

PLATON MIKHAÏLOVITCH, *avec un soupir.* — J'arrive, j'arrive.

Il sort.

SCÈNE 3

Tchatski, précédé de son laquais.

TCHATSKI. — Allons, vite, ma voiture ! (*Le laquais sort.*) Voilà une journée qui s'est envolée, et avec elle tous les mirages, tout l'enivrement, et les espoirs indistincts qui emplissaient mon âme ! Qu'attendais-je ? Que pensais-je trouver ici ? Comme elle a été charmante, cette rencontre ! Qui donc m'a accueilli chaleureusement ? Des cris, de la joie, des accolades ! Et tout cela, pour rien ! En voyage, c'est parfois la même chose : une plaine s'étend à perte de vue, on est assis calmement, et on a l'impression d'apercevoir quelque chose là-bas, devant, quelque chose de clair, de bleu, de différent. Ainsi, on roule, une heure, deux heures, toute une journée. Voilà que la nuit tombe... Où que l'on regarde, c'est toujours la même plaine, la steppe, déserte, morte... Plus on réfléchit, plus on se sent triste et abattu. (*Le laquais revient.*) Ma voiture est là ?

LE LAQUAIS. — On n'arrive pas à trouver le cocher, Monsieur.

TCHATSKI. — Cherche-le. Je ne vais tout de même pas passer la nuit ici.

Le laquais sort à nouveau.

SCÈNE 4

Tchatski et Répétilov, qui arrive de la rue en courant ; au moment où il entre en scène, il tombe et se relève précipitamment.

RÉPÉTILOV. — Oh, j'ai fait un faux pas !... Ah ! mon Dieu, je n'arrive pas à en croire mes yeux ! D'où sors-tu ? Mon copain ! Mon ami précieux ! Mon charmant ami ! « Mon cher ! » (1). Vois-tu, on me dit souvent que je suis un moulin à paroles, un imbécile, un superstitieux, que je pressens tout, que j'interprète tout... Mais prenons par exemple ce qui vient d'arriver : je me dépêchais, comme si j'avais su que je te rencontrerais. Et puis j'ai buté sur le seuil et je me suis étalé, là, par terre. Tu peux te moquer de moi, si cela te plaît, tu peux me traiter de menteur, de simple d'esprit ; mais moi, malgré tout, j'ai un penchant pour toi, quelque chose comme une affection, une sorte d'amour, de passion... je parierais sur mon âme que dans le monde entier tu ne trouveras jamais un ami comme moi, aussi fidèle que moi. Je pourrais perdre ma femme et mes enfants, tous pourraient m'abandonner, je pourrais en mourir à l'instant, et Dieu lancerait sur moi ses foudres...

TCHATSKI. — Allons, assez de bêtises !

RÉPÉTILOV. — Tu ne m'aimes pas, c'est normal. Avec les autres, je me conduis autrement. Devant toi, je ne trouve pas le courage de parler. Je suis un homme pitoyable, ridicule, ignorant, stupide.

TCHATSKI. — Quelle étrange critique de toi-même !

RÉPÉTILOV. — Insulte-moi ! Je maudis mon propre passé, quand je pense au temps que j'ai gaspillé ! Dis-moi, quelle heure est-il ?

TCHATSKI. — L'heure d'aller se coucher. Si tu arrivais pour le bal, tu peux repartir.

1. — En français dans le texte. N.D.T.

RÉPÉTILOV. — Le bal ? Oh, mon vieux, ces réunions où nous passons des nuits entières, enchainés par les convenances, incapables de secouer leur joug ! Il y a un livre qui vient de paraître. Tu l'as lu ?

TCHATSKI. — Et toi, tu l'as lu ? C'est vraiment incroyable ! Tu es bien Répétilov ?

RÉPÉTILOV. — Traite-moi de vandale, c'est le nom que je mérite. J'ai attaché de l'importance aux gens qui ne valaient rien ! Toute ma vie je n'ai raffolé que de dîners et de bals ! Je délaissais mes enfants ! Je trompais ma femme ! Je jouais, je perdais ! J'ai été mis sous tutelle, par ordre du tribunal... J'ai amené chez moi une danseuse, non, trois, et je les ai gardées. J'ai bu au point d'en crever. J'ai passé neuf nuits de suite sans dormir. J'ai tout renié : les lois, la conscience, la religion !

TCHATSKI. — Ecoute. Même dans le mensonge, il faut garder une mesure. Tu es vraiment désespérant !

RÉPÉTILOV. — Félicite-moi. Maintenant, je fréquente les gens les plus intelligents. Je passe des nuits entières sans boire.

TCHATSKI. — Ce soir, par exemple ?

RÉPÉTILOV. — Ce soir, c'est une exception. Par contre, veux-tu savoir d'où je viens ?

TCHATSKI. — Je le devine. Du Club, n'est-ce pas ?

RÉPÉTILOV. — Oui, du Club anglais. Il faut que je te confie un secret : je sors d'une réunion tumultueuse. N'en parle à personne, veux-tu, car je leur ai promis le silence. Nous avons une société, et tous les jeudis, se tiennent des réunions clandestines. Une alliance ultra secrète...

TCHATSKI. — Oh, mon vieux, ces choses-là me font peur ! Au Club, dis-tu ?

RÉPÉTILOV. — Exactement.

TCHATSKI. — Avec des précautions aussi extraordinaires, vous arriverez à vous faire jeter dehors, vous et tous vos secrets !

RÉPÉTILOV. — Tu ne devrais pas avoir peur. Nous parlons si haut, nous crions si fort que personne ne peut distinguer un seul mot. Quant à moi, dès qu'on parle de la Chambre des Députés, de la Cour d'Assises, de Byron, bref, dès qu'on aborde les questions importantes, je me contente d'écouter, je n'ouvre pas la bouche. C'est au-dessus de mes capacités, mon vieux, et je me sens bête. Ah, il ne nous manque que

toi, Alexandre ; écoute, mon cher, fais-moi un plaisir : allons-y maintenant. Tu sortais, de toute façon. Tu verras un peu les hommes que je te présenterai !... Ils ne me ressemblent pas du tout. Des hommes, « mon cher » (1). La jeunesse intelligente.

TCHATSKI. — Que Dieu les garde, et toi aussi. Qu'ai-je à faire là-bas ? En pleine nuit ! J'ai envie de rentrer, de dormir.

RÉPÉTILOV. — Mais enfin, qui dort à cette heure-ci ? Allons, viens, ne discute pas ! Décide-toi ! Tu sais... chez nous... tout le monde est énergique ! Une douzaine de têtes fougueuses ! Quand nous crions, on croirait qu'il y a cent personnes !

TCHATSKI. — Mais pourquoi vous démenez-vous comme ça ?

RÉPÉTILOV. — Nous faisons du bruit, mon vieux, du bruit !

TCHATSKI. — Vous faites du bruit ? C'est tout ?

RÉPÉTILOV. — Je ne vais pas t'expliquer tout cela ici, et puis je n'ai pas le temps. C'est une affaire d'Etat, tu comprends ! Mais elle n'est pas encore mûre, on ne fait pas cela à la légère. Ah, quels hommes, « mon cher » (1) ! Je vais te les décrire en deux mots. D'abord : le prince Grigori ! Un original, unique en son genre ! Il nous fait mourir de rire ! Toujours avec les Anglais. Il a absolument l'air d'un Anglais. Il parle comme eux, entre les dents. Les cheveux coupés court, pour que tout aille ensemble. Tu ne le connais pas ! Eh bien, fais sa connaissance ! Un autre : Vorkhoulov Evdokime. Si tu l'avais entendu chanter ! Oh, c'est sublime ! Il faudrait, mon cher, que tu entendes surtout son morceau préféré : « A, non lasciar mi, no, no, no ». Nous avons aussi deux frères : Lévene et Borinka ! Des garçons admirables ! On ne sait vraiment que dire d'eux. Mais je peux te nommer un génie : Oudouchiev Hippolyte Markhélitch ! As-tu jamais lu une de ses œuvres ? Même la moins importante ? Il faut lire ça, mon vieux ! Seulement, il n'écrit pas ! Des gens comme ça, il faudrait les rouer de coups et leur dire sans arrêt : écris, écris, écris ! Cependant, tu peux trouver, dans des revues, son : « Fragment, coup d'œil, et quelque chose ». Qu'entend-il par « quelque chose » ? Tout ! Il connaît absolument tout et nous le tenons en réserve pour les mauvais jours ! Et

1. — En français dans le texte. N.D.T.

puis, nous avons une forte tête, comme on n'en rencontre pas en Russie. Inutile que je te dise son nom, son portrait suffit : un brigand nocturne, un duelliste ! On l'avait envoyé au Kamchatka, il en est revenu transformé en Aléoute. Pas très recommandable, évidemment. Mais un homme intelligent est forcément un fripon. Pourtant, quand il parle de la plus haute vertu, il est inspiré par je ne sais quel démon, ses yeux s'injectent de sang, son visage est en feu, il pleure et nous, nous tous, nous sanglotons ! Tu vois un peu quels hommes nous avons ! En existe-t-il de pareils ? Cela m'étonnerait ! Bien sûr, parmi eux, je me sens médiocre, un peu arriéré, paresseux... c'est effrayant d'y penser ! Cependant, je fais parfois travailler mon esprit, je m'assieds, et je ne suis pas assis depuis une heure que, par mégarde, j'enfante un calembour ! Les autres, aussitôt, s'emparent de mon idée : six d'entre eux en font un vaudeville, six autres composent la musique, et quand on la joue tous les autres battent des mains ! Tu peux rire, mon vieux, mais je suis comme ça, moi ! Dieu ne m'a pas gratifié de talents, il m'a simplement donné un bon cœur, et c'est pourquoi je plais aux gens. Quand je mens, ils ne m'en veulent pas...

UN LAQUAIS, *sur le seuil*. — La voiture de Skalozoub.

RÉPÉTILOV. — De qui ?

SCÈNE 5

Les mêmes, Skalozoub qui descend l'escalier.

RÉPÉTILOV, *allant à sa rencontre*. — Ah ! Skalozoub ! Mon grand ami ! Attends ! Où vas-tu ? Fais-moi l'amitié...

Il l'embrasse assez fort pour l'étouffer.

TCHATSKI. — Comment me débarrasser de ces gens-là !

Il entre dans la loge du suisse.

RÉPÉTILOV, *à Skalozoub*. — Voilà longtemps qu'on ne parle plus de toi. On disait que tu étais retourné au régiment, reprendre ton service. Vous vous connaissez ? (*Il cherche des yeux Tchatski* :) Quelle tête de mule ! Il s'est échappé ! Peu importe ! C'est au hasard que je dois cette rencontre, et maintenant, s'il te plaît, tu vas venir avec moi, tout de suite, sans discuter, chez le Prince Grigori, il y a foule, là-bas, maintenant. Tu verras, nous serons une quarantaine ! Oh, mon vieux, que d'intelligence ! Ils discutent toute la nuit, on ne s'ennuie jamais ; d'abord, on nous fera boire

du champagne à pleins verres, et ensuite, on nous apprendra des choses, des choses dont, bien sûr, ni toi, ni moi n'avons aucune idée !

SKALOZOUB. — Fais-m'en grâce ! Ce n'est pas avec la science qu'on me tournera la tête ! Cherche quelqu'un d'autre à emmener ! Mais si tu veux, je peux vous donner, au Prince Grigori et à vous tous, non pas un Voltaire, mais un sergent-major ! Il vous alignera sur trois rangs, et si quelqu'un de vous ose ouvrir le bec, il saura le calmer en un clin d'œil !

RÉPÉTILOV. — Il ne pense qu'à l'armée ! « Mon cher » (1), regarde-moi ! Moi aussi, j'aurais décroché un haut grade, mais je n'ai pas eu de chance. Personne, peut-être, n'a jamais été aussi malchanceux que moi ! Je travaillais dans l'administration. A cette époque, le Baron von Klotz ambitionnait de devenir ministre, et moi, de devenir son gendre. J'allais mon chemin tout droit, sans trop me casser la tête ! Je jouais souvent au reversis avec lui, et aussi avec sa femme ! Quelle fortune j'ai perdue à ce jeu-là ! Il habitait sur les bords de la Fontanka, je me suis fait construire une maison tout près. Avec des colonnes ! Une maison immense ! Ce que cela a pu me coûter ! Enfin, j'ai épousé sa fille ! Pour ce qui est de la dot, absolument rien. Côté avancement, même chose : néant ! Il était Allemand, mon beau-père, mais quel profit en ai-je tiré ? Il craignait, vois-tu, qu'on lui reproche de favoriser les siens ! Voilà ce qu'il craignait, que le diable l'emporte ! Comme si cela arrangeait mes affaires ! Tous ses secrétaires étaient des goujats, des vendus, des gens de rien, de vraies machines à écrire... Eh bien, tous sont devenus célèbres, tous sont devenus importants. Jette donc un coup d'œil dans l'almanach des adresses ! Pfou ! Le service, les grades, les croix... tout cela, une vraie torture pour l'âme ! Comme Alexéï Lakhmotiev l'a si bien dit : des remèdes radicaux, en l'occurrence, s'imposent, l'estomac n'arrive plus à digérer.

Il s'arrête, ayant remarqué que Zagoretski a pris la place de Skalozoub, qui pendant ce temps-là est parti.

SCÈNE 6

Répétitov, Zagoretski.

ZAGORETSKI. — Veuillez continuer. Je vous avoue fran-

1. — En français dans le texte. N.D.T.

chement que je suis, tout à fait comme vous, un grand libéral ! Et Dieu sait ce que m'ont fait perdre ma hardiesse et la franchise de mes propos !...

RÉPÉTILOV, *avec dépit*. — Tous ont filé, sans un mot. L'un a disparu en un clin d'œil, et l'autre, tout de suite après ! Tchatski était ici, il s'est éclipsé tout à coup, et ensuite, Skalozoub en a fait autant !

ZAGORETSKI. — Que pensez-vous de Tchatski ?

RÉPÉTILOV. — Il n'est pas bête. Je l'ai rencontré, à l'instant. On s'est raconté un tas de blagues et ensuite, nous avons eu une conversation sérieuse sur le vaudeville ! Oui, le vaudeville, c'est quelque chose ! Le reste, balivernes ! Tchatski et moi... nous avons... des goûts exactement identiques.

ZAGORETSKI. — Mais avez-vous remarqué que son esprit est gravement détraqué ?

RÉPÉTILOV. — Quelle sottise !

ZAGORETSKI. — Tout le monde est de cet avis !

RÉPÉTILOV. — Radotage !

ZAGORETSKI. — Demandez à qui vous voulez !

RÉPÉTILOV. — Chimères !

ZAGORETSKI. — Voici justement le Prince Piotre Iliitch, la Princesse et leurs filles.

RÉPÉTILOV. — Sornettes !

SCÈNE 7

Répétilov, Zagoretski, le Prince, la Princesse et leurs filles. Un peu après, Khlestova descend le grand escalier ; Moltchaline lui donne le bras. Des laquais s'affairent.

ZAGORETSKI. — Princesse, de grâce, dites-nous votre opinion. Tchatski est-il fou, oui ou non ?

LA PREMIÈRE FILLE. — Comment pourrait-on en douter ?

LA DEUXIÈME FILLE. — Le monde entier est déjà au courant !

LA TROISIÈME FILLE. — Les Drianski, les Khvorov, les Varianski, les Skatchkov.

LA QUATRIÈME FILLE. — Oh ! C'est une vieille histoire ! Pourquoi, quelqu'un ne le savait pas ?

LA CINQUIÈME FILLE. — Quelqu'un en doute encore ?

ZAGORETSKI. — Eh bien, ce monsieur n'y croit pas...

LA SIXIÈME FILLE. — Vous !

TOUS, *ensemble*. — « Monsieur » (1) Répétilov ! Vous ! « Monsieur » (1) Répétilov, que vous arrive-t-il ? Comment pouvez-vous ? Se peut-il que, contre tout le monde !... Mais pourquoi, voulez-vous ?... C'est honteux ! C'est ridicule !

RÉPÉTILOV, *se bouchant les oreilles*. — Pardonnez-moi, je ne savais pas que c'était connu à ce point-là !

LA PRINCESSE. — Mais comment ne serait-ce pas connu ! Il est dangereux de lui adresser la parole ! Il devrait être enfermé depuis longtemps ! A l'entendre, son petit doigt est plus intelligent que le monde entier, plus même que le Prince Piotre ! Je crois qu'il est tout simplement Jacobin, votre Tchatski !... Partons, Prince. Tu pourrais emmener Catiche ou Zizi ; nous, nous prendrons la voiture à six places.

KHLESTOVA, *de l'escalier*. — Princesse, votre petite dette de jeu !

LA PRINCESSE. — Portez-la sur mon compte, petite mère.

TOUS, *les uns aux autres*. — Adieu !

La famille du Prince sort, ainsi que Zagoretski.

SCÈNE 8

Répétilov, Khlestova, Moltchaline.

RÉPÉTILOV. — Roi des Cieux ! Amfissa Nilovna ! Ah ! Tchatski ! le pauvre ! Et voilà ! Ce que c'est que de notre esprit, si élevé soit-il ! Et ces milliers de soucis qui nous tracassent ! Dites-moi un peu pourquoi nous nous donnons tant de mal en ce monde !

KHLESTOVA. — C'est la volonté de Dieu ! Du reste, on le soignera. Peut-être arrivera-t-on même à le guérir ! Quant à toi, petit père, tu es incurable, il n'y a rien à faire ! Tu as choisi le bon moment pour venir ! Moltchaline, voici ta ni-

1. — En français dans le texte. N.D.T.

che ! Ne m'accompagne pas, je peux aller toute seule. Va, et que Dieu soit avec toi ! (*Moltchaline entre dans sa chambre.*) Adieu, petit père. Il est temps de mettre fin à ces folies !

Elle sort.

SCÈNE 9

Répétilov et son laquais.

RÉPÉTILOV. — Où aller, maintenant ? Il fait bientôt jour ! Allons, mets-moi dans la voiture et emmène-moi, n'importe où.

Il sort.

SCÈNE 10

La dernière lampe s'éteint.

TCHATSKI sort de la loge du suisse. — Qu'est-ce que c'est donc ! Ai-je bien entendu, de mes propres oreilles ? Ce n'est pas une plaisanterie, c'est visiblement de la méchanceté ! Quel miracle, quel sortilège leur fait répéter à tous, d'une seule voix, cette absurdité sur mon compte ! Certains m'ont tout l'air de s'en réjouir, d'autres paraissent me plaindre ! Oh ! si l'on pouvait voir clair dans les gens : qu'y a-t-il de pire en eux, l'âme ou la langue ? Qui a inventé cette histoire ? Les imbéciles l'ont crue, ils la redisent aux autres ; les vieilles femmes poussent aussitôt des cris d'alarme... et voilà, l'opinion publique ! Et voilà notre pays. Non, à peine rentré de ce dernier voyage, je vois que j'en aurai bientôt assez. Et Sofia, est-elle au courant ? Bien sûr, on a dû le lui raconter ! Elle ne s'en est pas réjouie, parce qu'elle ne me veut pas de mal ; mais peu lui importe, sans doute, de savoir si c'est vrai ou non, s'il s'agit de moi ou d'un autre. En vérité, elle ne fait aucun cas de personne. Mais pourquoi s'est-elle évanouie tantôt ? Pourquoi cette syncope ? Un caprice ? Une lubie ? Un petit rien les excite, un petit rien les calme ! Moi, je voyais là-dedans le signe de passions ardentes ! Pas du tout ! Elle aurait certainement eu la même défaillance si quelqu'un avait marché sur la queue de son petit chien ou de son petit chat.

SOFIA, sur l'escalier, au second étage, une bougie à la main. — Moltchaline, c'est vous ?

Elle referme précipitamment la porte.

TCHATSKI. — C'est elle ! Elle-même ! Oh ! J'ai la tête en feu, le sang en ébullition ! Elle est apparue, elle a disparu ! Ne serait-ce pas une vision ? N'aurais-je pas, pour de bon, perdu l'esprit ! Je suis tout disposé à croire aux choses extraordinaires ; mais pour l'instant, il ne s'agit pas de vision ! Un rendez-vous était fixé ! A quoi bon essayer de me tromper moi-même ? Elle a appelé Moltchaline. Voici sa chambre.

LE LAQUAIS DE TCHATSKI, du seuil. — Votre voit...

TCHATSKI. — Chut ! (*Il le pousse dehors.*) Je vais rester ici, et s'il le faut je ne fermerai pas l'œil jusqu'au matin ! Si je dois vider le calice, autant le faire d'un seul coup, plutôt que d'attendre. Ce n'est pas en retardant le malheur qu'on l'évite ! La porte s'ouvre !

Il se cache derrière une colonne.

SCÈNE 11

Tchatski, caché, Liza, une bougie à la main.

LIZA. — Ah ! Je n'ai plus de force ! J'ai peur ! Dans le vestibule désert ! En pleine nuit ! J'ai peur des fantômes. J'ai peur aussi des vivants. Elle me met au supplice, ma maîtresse ! Que Dieu la garde ! Elle a cru voir, ici, en bas, je ne sais dans quel coin, Tchatski ! Tchatski ! La bête noire ! (*Elle regarde autour d'elle.*) Oh oui ! Allez donc ! Comme s'il n'avait pas envie d'autre chose que de rôder dans ce vestibule ! Je suis sûre qu'il est parti depuis longtemps. Il réserve son amour pour demain. Il est rentré chez lui, il s'est couché, il dort. Bon ! On m'a donné l'ordre de frapper à la porte du bien-aimé ! (*Elle frappe à la porte de Moltchaline.*) Ecoutez, Monsieur ! Veuillez vous réveiller. Mademoiselle vous demande ! Mademoiselle vous appelle ! Allons, dépêchez-vous. On va nous surprendre.

SCÈNE 12

Tchatski, derrière la colonne, Liza, Moltchaline qui s'étire et bâille, Sofia descendant sans faire le moindre bruit.

LIZA. — Oh, Monsieur ! Vous êtes un rocher ! Un glaçon !

MOLTCHALINE. — Oh ! Ma petite Liza, c'est de ta part à toi que tu viens ?

LIZA. — C'est de la part de Mademoiselle.

MOLTCHALINE. — Qui pourrait croire que ces petites joues, que ces petites veines n'ont encore jamais connu la flamme de l'amour ! Porter des messages, est-ce assez pour te rendre heureuse ?

LIZA. — Et vous autres, chercheurs de fiancées, vous ne devriez pas vous prélasser et bâiller ! Pour plaire, pour séduire, il faut savoir se priver de nourriture et de sommeil, jusqu'au jour du mariage !

MOLTCHALINE. — Quel mariage ? Avec qui ?

LIZA. — Mais avec Mademoiselle !

MOLTCHALINE. — Allons, va ! Nous pouvons voir venir. Nous traînerons pas mal de temps sans mariage.

LIZA. — Qu'est-ce que vous me racontez là, Monsieur ! Nous ne comptons que sur vous, comme mari.

MOLTCHALINE. — Je n'en sais rien. Mais moi, un frisson me saisit et la peur s'empare de moi, à la seule pensée que Pavel Afanassiévitch pourrait nous surprendre un jour ! Alors, il nous chassera ! Il nous maudira ! Et puis, veux-tu que je te dise tout, sans te rien cacher ? Je ne vois absolument rien de désirable en Sofia Pavlovna. Que Dieu lui accorde une vie de riche. Elle aimait Tchatski, autrefois, elle oubliera aussi un jour son amour pour moi. Mon cher petit ange, j'aurais tellement voulu ressentir pour elle la moitié de ce que je ressens pour toi. Mais non, j'ai beau me chapitrer, me préparer à être tendre, dès que je l'aperçois, je me sens refroidi.

SOFIA, à part. — Quelle bassesse !

TCHATSKI, derrière la colonne. — Le lâche !

LIZA. — Et vous n'avez pas de scrupules ?

MOLTCHALINE. — Mon père, en mourant, m'a fait la leçon. Il faut avant tout se montrer serviable envers tout le monde, sans exception : envers le maître chez qui on habite, envers le supérieur hiérarchique, envers le domestique qui brosse les habits, envers le suisse, le concierge, afin d'éviter leurs méchancetés, envers le chien du concierge, pour qu'il ne morde pas !

LIZA. — A vrai dire, monsieur, cela vous crée beaucoup d'obligations !

MOLTCHALINE. — C'est ainsi que je prends l'air amoureux pour faire plaisir à la fille d'un homme qui...

LIZA. — Qui vous donne à manger et à boire, et qui parfois vous fait monter en grade ! Bon, allons-y maintenant, nous avons assez causé.

MOLTCHALINE. — Allons donc partager l'amour de notre triste belle ! Mais laisse-moi t'embrasser de tout mon cœur ! (*Liza ne se laisse pas faire.*) Pourquoi n'est-elle pas toi ?

Il veut avancer, Sofia lui barre le chemin.

SOFIA, presque en chuchotant ; tout ce dialogue s'échangera à mi-voix. — N'allez pas plus loin, j'en ai trop entendu. Misérable ! J'ai honte de moi-même, de ces murs !

MOLTCHALINE. — Comment ! Sofia Pavlovna !

SOFIA. — Pas un mot, pour l'amour de Dieu. Silence, je suis prête à tout.

MOLTCHALINE se jette à genoux, Sofia le repousse. — Oh ! Souvenez-vous ! Ne vous mettez pas en colère ! Regardez-moi !

SOFIA. — Je ne me souviens de rien ! Cessez de m'ennuyer ! Les souvenirs ! Ils sont pour moi des coups de poignard !

MOLTCHALINE rampe à ses pieds. — Par pitié...

SOFIA. — Pas de bassesses ! Levez-vous ! Je ne veux pas de réponse ! Je la connais, votre réponse ! Vous allez encore mentir.

MOLTCHALINE. — Faites-moi la grâce...

SOFIA. — Non. Non. Non.

MOLTCHALINE. — Je plaisantais, et je n'ai rien dit, sinon que...

SOFIA. — Assez, vous dis-je ! Ou bien je vais me mettre immédiatement à crier, je réveillerai toute la maison, ce sera ma perte, et la vôtre. (*Moltchaline se lève.*) A partir de maintenant, tout se passera comme si je ne vous avais jamais connu. N'espérez surtout pas de moi des reproches, des plaintes, des larmes... Vous n'en êtes pas digne ! Mais que l'aurore ne vous retrouve pas ici, dans cette maison ! Que je n'entende plus jamais parler de vous !

MOLTCHALINE. — A vos ordres !

SOFIA. — Autrement, je raconte toute la vérité à papa, pour me venger ! Vous savez que je fais bon marché de moi-même. Allons, partez ! Attendez ! Félicitez-vous d'avoir été timide avec moi pendant nos entrevues, dans le silence de la nuit, oui, beaucoup plus timide même que le jour, devant les gens, en pleine lumière. Il y a en vous moins d'audace que de fausseté de cœur. Moi-même, je suis heureuse d'avoir tout appris dans la nuit. Il n'y a point près de nous de témoins gênants, comme tantôt lorsque je me suis évanouie. Tchatski était là...

TCHATSKI, *se jetant entre eux.* — Il est ici, perfide !

LIZA et SOFIA. — Ah ! ah !

Liza, *de peur, laisse tomber la bougie. Moltchaline s'enfuit dans sa chambre.*

SCÈNE 13

Les mêmes, moins Moltchaline.

TCHATSKI. — Vite ! Evanouissez-vous ! A présent, ce sera dans l'ordre. Ce sera plus motivé que tantôt ! Voilà, enfin, la solution de l'énigme ! Voilà pour qui j'ai été sacrifié ! Je ne sais pas comment j'ai pu contenir ma rage ! Je regardais, je voyais, mais je n'arrivais pas à y croire ! Et le bien-aimé, celui pour qui on a oublié l'ami d'autrefois, et aussi la timidité, la pudeur féminines, se cache derrière la porte, anxieux à l'idée de se voir pris à partie. Ah ! Comment s'expliquer les jeux de la destinée ! Elle persécute les gens de cœur, s'abat sur eux comme un fléau ! Et les Moltchaline, eux, prospèrent dans le monde !

SOFIA, *tout en larmes.* — Arrêtez ! Je suis coupable de tout ! Mais qui aurait pu penser qu'il était aussi lâche !

LIZA. — Ce bruit ! Ce tapage ! Ah ! mon Dieu ! Toute la maison accourt ! C'est votre père qui sera content de tout cela !

SCÈNE 14

Tchatski, Sofia, Liza, Famossov, une foule de domestiques portant des bougies.

FAMOUSSOV. — Par ici ! Suivez-moi ! Vite ! Dépêchez-

vous ! Encore des bougies, des lanternes ! Où sont les revenants ? Tiens ! Je connais tous ces visages-là ! Ma fille, Sofia Pavlovna ! Impudente ! Dévergondée ! Où es-tu ? Et avec qui ? Elle est exactement comme sa mère, ma défunte femme ! Oh oui, trait pour trait ! Dès que je la quittais pour quelques instants, ma chère moitié, elle était avec un autre homme ! Tu ne crains donc pas Dieu ? Comment, par quoi a-t-il pu te séduire ? Tu l'as toi-même traité de fou ! Non ! J'étais trop bête et trop aveugle ! Tout cela n'était qu'un complot ; lui aussi, il en faisait partie, et tous les invités. Qu'ai-je fait pour mériter cette punition !

TCHATSKI, *à Sofia.* — C'est donc à vous que je dois cette découverte !

FAMOUSSOV. — Mon vieux, n'essaie pas de ruser, je ne me laisserai pas avoir. Même si je vous voyais vous battre, tous les deux, je n'y croirais pas ! Toi, Filka, tu n'es qu'une bûche ! J'ai fait la bêtise de prendre pour suisse un pauvre paresseux ! Tu n'es au courant de rien, tu n'as aucun flair. Où étais-tu ? Où étais-tu parti ? Pourquoi n'avais-tu pas fermé le vestibule ? Comment n'as-tu rien vu ? Comment n'as-tu rien entendu ? Il faut vous envoyer tous au travail, à la ferme ! Vous êtes tous prêts à me vendre pour un sou ! Quant à toi, ma belle aux yeux vifs, ce sont tes espiègleries qui sont la cause de tout cela ! Le voilà bien, le Pont Kouznetski, avec ses toilettes et ses nouveautés ! C'est là que tu as appris à mettre en rapport les amoureux ! Attends un peu, je saurai te corriger ! Tout droit à la cabane, en avant, marche ! Tu surveilleras le poulailler ! Toi non plus, ma chère fille, je ne t'oublierai pas ! Patiente encore deux jours et tu ne seras plus à Moscou, tu ne vivras plus en société, tu seras à bonne distance de ces lurons-là ! Je t'enverrai à la campagne, chez ta tante, dans un coin perdu, à Saratov ! Là, tu pourras souffrir, passer tes jours devant un métier à broder, baïller aux saints offices. Quant à vous, Monsieur, je vous prie sérieusement de ne pas vous montrer ici, ni personnellement, ni d'aucune façon ! Désormais, toutes les portes vous seront fermées ! Je ferai tout ce qu'il faut pour cela, je sonnerai le tocsin à toute volée, je mettrai au courant toute la ville, tout le monde ! J'en ferai part au Sénat, aux ministres, à l'Empereur.

TCHATSKI, *après un moment de silence.* — Je n'en reviens pas... Vraiment ! J'entends et je ne comprends pas ! C'est comme si on devait encore tout m'expliquer... Je suis perdu dans mes pensées... J'attends je ne sais quoi... (*Avec ardeur :*) Aveugle que je suis ! De qui ai-je attendu la ré-

compense de toutes mes peines ! J'étais pressé ! Je volais ! Je tremblais d'émotion ! Je me disais : « Il est tout près, le bonheur ! » Devant qui, autrefois, ai-je prononcé des paroles tendres, avec tant de passion et tant d'humilité ! Et vous ? Mon Dieu ! Qui avez-vous choisi ! Quand j'y pense ! Qui avez-vous préféré ! Ah, quand j'y pense ! Pourquoi m'avez-vous donné de l'espoir ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit franchement que vous aviez tourné en dérision tout le passé ! Que vous aviez même oublié ces sentiments, ces élans du cœur que nous avions éprouvés ensemble, et que rien n'avait refroidis en moi : ni l'éloignement, ni les distractions, ni les déplacements ! C'est par eux que je respirais, je vivais par eux, je ne pensais qu'à eux ! Si vous m'aviez dit que mon arrivée brusque, que ma vue, mes paroles, mes actions, que tout cela vous répugnait ! j'aurais rompu sur l'heure toute relation avec vous, et, avant de vous quitter à jamais, je n'aurais même pas essayé de savoir quel homme vous aimiez ! (*Ironique :*) Vous allez faire la paix avec lui, après mûre réflexion ! Pourquoi vous désoler ? Songez-y un peu ! Vous pourrez toujours veiller sur lui, l'emballoter, et l'envoyer faire vos commissions ! Un mari-gosse, un mari-domestique, un mari-page de son épouse ! L'idéal suprême de tous les maris de Moscou ! Assez ! Je suis fier de rompre avec vous. Et vous, Monsieur le père, vous qui ne rêvez passionnément qu'aux honneurs, je vous souhaite de sommeiller encore dans cette heureuse ignorance ! Je ne vous menace plus d'une demande en mariage ! Il s'en trouvera un autre, un homme d'excellente conduite, virtuose en courbettes et habile en affaires, digne enfin de son futur beau-père !... Voilà. Je suis complètement dégrisé ! Eloignées, les illusions ! Le voile est tombé ! A présent, il ne serait pas mauvais que je décharge toute ma bile et tout mon dépit sur la fille et sur son père, et sur l'amoureux-imbécile, et sur le monde entier. Avec qui étais-je ? Où le destin m'avait-il jeté ? Tous me chassent ! Tous me maudissent ! Une foule de bourreaux, de traîtres, d'ennemis à la haine infatigable, de bavards incorrigibles, de petits esprits incohérents, de niais malicieux, de vieilles femmes sinistres, de vieillards décrépits pleins de mensonges et de sottises !... Vous proclamiez tous en chœur que j'étais fou ! Vous aviez bien raison. Celui qui aura réussi à passer une journée entière avec vous, celui qui aura respiré le même air que vous, et conservé son jugement intact, alors celui-là peut être sûr de traverser le feu sans dommage ! Loin de Moscou ! Je n'y reviendrai plus ! Je vais m'enfuir, sans un regard derrière moi, je vais aller chercher,

à travers le monde, un tout petit refuge pour un cœur brisé ! Ma voiture ! Ma voiture !

Il sort.

SCÈNE 15

Les mêmes, moins Tchatski.

FAMOUSSOV. — Eh bien ! Tu ne vois pas qu'il est devenu fou ! Non mais, franchement, il est fou ! Il en a sorti des absurdités ! Virtuose en courbettes ! Beau-père ! Et sur Moscou, quelles horreurs ! Et toi, as-tu décidé de me faire mourir ? Mon sort, à moi, n'est-il pas plus pitoyable ? Oh ! mon Dieu ! Et que dira la princesse Maria Alexéïevna !